
VITT. EMANUELE III
Digitized by Google


HELENAE·AVGV
STAE·DVCISSAE
EX·LIBRIS




BIBLIOTECA
S.A.R.
DVCHESSA HÉLÈNE D'AOSTA
CAPODIMONTE
F
XXIX
96

COLLECTION

DE

# PETITS CLASSIQUES

FRANÇOIS.



CETTE COLLECTION
EST IMPRIMÉE A 500 EXEMPLAIRES
AUX FRAIS
ET PAR LES SOINS
DE CHARLES NODIER ET N. DELANGLE
AVEC LES CARACTÈRES
DE
JULES DIDOT AINÉ



# *PROSPECTUS.*

LES classiques françois ont été réimprimés si souvent et avec tant de luxe, qu'il ne reste certainement rien à désirer sous ce rapport aux amateurs de beaux livres, tant qu'on ne donne pas au nom de classique l'extension un peu vaste que nous lui accordons dans son application à la littérature grecque et latine; mais si l'on descend des sommités de notre littérature françoise aux rangs modestes de ces écrivains ou superficiels ou insouciants qui ont confié toutes les espérances de leur renom-

mée à venir à quelques pages fugitives, et qui, suivant l'expression de Voltaire, marchent avec un léger bagage à la postérité, l'aspect des bibliothèques les plus scrupuleusement choisies est loin d'offrir un ensemble aussi satisfaisant. On croiroit que les habiles typographes, qui ont enrichi nos collections de leurs chefs-d'œuvre, ont été aussi dédaigneux à perpétuer les bluettes élégantes des Petits Classiques françois que ceux-ci à les produire, et que la librairie, jugeant les grands hommes au poids, a cru pouvoir refuser les ornements dont elle est aujourd'hui si prodigue à ces talents sans conséquence, qui n'ont jamais ambitionné les honneurs de l'*in-octavo*. Il n'en est pas de même relativement aux anciens, qui ne nous ont générale-

ment laissé que de petits volumes; et on ne voit pas que Bodoni ait moins fait pour Callimaque et pour Anacréon que pour Homère, ni Coustelier pour Phèdre que pour Virgile. Ce sont les mêmes caractères, le même papier, et, selon que l'occasion l'a exigé, des dessins du même crayon, des vignettes du même burin. Quelle figure font au contraire ces charmants auteurs qui ont si peu écrit, et dont nous sommes cependant si fiers, à côté des éditions splendides de leurs volumineux rivaux de gloire? De Cailly, Charleval, et Gombaud, n'ont pas moins d'esprit que Martial, et on ne remarque dans leur style, ni un sens moins piquant et moins fin, ni un tour moins délicat. Les excellents juges du siècle de Louis XIV ne mettoient pas Sarrazin

fort au-dessous de Salluste, et des critiques de beaucoup d'esprit faisoient plus de cas de la *Conjuration de Venise* que de celle de Catilina. On peut dire hardiment que la *Princesse de Clèves* mérite dans la bibliothèque de l'amateur une place plus distinguée que Pétrone; et nous sommes étrangement trompés s'il existe un seul lecteur de bonne foi qui donnât, pour la fable d'Apulée, les contes délicieux de Perrault. Mais tous ces livres, et tant d'autres que nous pourrions citer, trop exigus pour les grandes proportions du magasin aux tablettes d'acajou, n'ont obtenu que bien rarement les somptueuses décorations de la mode. C'est une merveille presque sans exemple que d'en trouver un seul qui ait reçu la distinction du papier fin, ou qu'une

faveur inopinée ait livré au cylindre du satineur. Si Thouvenin a quelquefois *poussé* leur titre, c'est tout au plus sur le veau modeste des bibliothèques roturières, ou sur le maroquin postiche, bien plus ignoble encore, qui masque le cartonnage de la petite propriété. Il n'est donc pas surprenant, dans cet âge d'or des livres, que tant d'ouvrages enchanteurs disparoissent peu à peu des catalogues de choix, où ils produisent l'effet d'un homme de mérite mal vêtu dans le salon d'un banquier; et nous sommes menacés de les perdre tout-à-fait quand les raffinements de notre délicatesse seront arrivés à leur dernier période. Il en est précisément aujourd'hui de la plus jolie édition du *Voyage* de Chapelle comme de Chapelle lui-même au temps de Ra-

cine, de Molière, et de Boileau : c'est, à côté des ouvrages de ces messieurs, un livre de mauvaise compagnie.

Ajoutons à cela qu'un grand nombre de ces opuscules exquis, fruits de prédilection d'un talent rarement aussi heureux, trop minces pour fournir ce qu'on appelle en librairie un volume *marchand*, ont été condamnés aux alliances hybrides des recueils, ou s'ensevelissent lentement dans le fatras des *œuvres complètes*. Ce n'est pas au moment où les livres, multipliés au-delà de toute expression, menacent d'envahir la terre habitable d'un déluge de papier, que personne sera jaloux d'entasser un Ossa de prose sur un Pélion de vers pour dérober à l'oubli quelques trésors cachés qu'on chercheroit inutilement ailleurs, mais qu'il est trop pé-

nible de chercher là. Personne n'osera sonder les immenses *in-folio* de La Mothe Le Vayer pour en tirer un peu d'esprit; et la réputation d'un traité de Saint-Évremont, et de cette ingénieuse *Conversation du maréchal d'Hocquincourt et du père Canaye*, qui, par parenthèse, n'est pas de Saint-Évremont, n'a jamais fait renchérir l'édition si pompeuse et si déconsidérée de ses ouvrages. Il y a des amateurs qui aimeroient mieux se passer toute leur vie de lire les excellents discours de Pélisson que de les acheter dans les quatorze volumes du *Procès de Fouquet*, et qui ne s'aviseront jamais de chercher à travers le chaos de Fontenelle quelque bijou inconnu qu'enchâssent d'une manière si lourde et si maussade ses lettres galantes si musquées, son astronomie

plus musquée que ses lettres galantes, ses tragédies en prose si prosaïque, et ses fades pastorales en vers plus prosaïques que sa prose.

Dans les auteurs à œuvres complètes les plus réputés, il y a d'ailleurs du choix, même pour les lecteurs faciles qui trouvent tout bien. Le goût a marqué ces adoptions spéciales pour Bossuet, pour Fénélon, que personne n'a tout entiers, et dont tout le monde a quelque chose. Ces grands écrivains échappent par conséquent à notre plan par leurs ouvrages très-populaires. *Télémaque* et le *Discours sur l'Histoire universelle* ne manquent pas aux bibliothèques somptueuses et aux bibliothèques élégantes; mais des polygraphes contemporains ont pu avoir, toute proportion gardée, leur *Histoire*

*universelle* et leur *Télémaque*. Des auteurs très-médiocres, au contraire, sont encore estimés, en dépit de leurs autres ouvrages, pour des inspirations si heureuses qu'on regrette qu'ils ne s'en soient pas tenus là. Voici un rapprochement qui n'a aucun rapport avec les éléments convenus de notre édition des PETITS CLASSIQUES, mais qui expliquera complètement notre pensée. Il y a des odes de Voltaire que Pellegrin auroit rougi d'avoir faites; il y a une ode de Chapelain où le malencontreux auteur de la *Pucelle* se montre égal à Malherbe et supérieur à Rousseau. La postérité déchirera bien des volumes dans ce que nous avons admiré; elle conservera aussi quelques pages dans ce que nous avons proscrit.

Nous rêvions depuis long-temps à

cette édition des Petits Classiques si désirable et si désirée, et nous n'étions plus arrêtés que par la difficulté de la rendre tout-à-fait digne de son objet, c'est-à-dire propre à satisfaire les amateurs les plus difficiles sous tous les rapports d'exécution matérielle, car il ne faut pas mettre en ligne de compte l'exactitude et la correction des textes, premier devoir d'un éditeur. Il falloit que cette exécution fût en harmonie avec les productions de la typographie à cette belle époque littéraire où fleurirent aussi des imprimeurs inimitables, pour ne pas offrir le contraste rebutant du luxe mal entendu et mal employé avec la simplicité des chefs-d'œuvre de l'âge du bon sens et du bon goût ; il falloit cependant qu'il ne manquât rien à ces petits livres de ce qui

recommande aux bibliophiles ceux qu'ils recherchent avec tant d'ardeur. Il ne s'agissoit de rien moins enfin que d'importer en France, avec tous les perfectionnements auxquels le temps nous a permis d'atteindre, les gracieuses merveilles des Elzévirs. Cette entreprise n'étoit pas sans difficultés, et ces difficultés ne pouvoient se lever qu'à force de patience et de sacrifices. Aujourd'hui elles n'existent plus.

Le format ordinaire des Elzévirs est généralement reconnu pour trop petit; il a exigé des caractères trop menus, qui finissent par fatiguer les meilleures vues, malgré leur extrême netteté, et des justifications trop amples qui se perdent dans le fond des feuilles. Le format de Barbou est au contraire un peu trop grand pour être portatif, et

surtout pour être élégant. Nous avons adopté un format intermédiaire, que nous appellerons *petit in-8° gothique.*

Le papier de luxe le plus en usage à l'époque où nous vivons est le papier vélin. Nous sommes persuadés qu'il ne jouira pas toujours d'une préférence dont nous ne saurions nous expliquer les motifs, et que la plupart des amateurs délicats lui refusent déjà depuis long-temps. Si le papier vélin avoit existé lors de l'invention de l'imprimerie, aucun de ses premiers monuments ne seroit parvenu jusqu'à nous. On croiroit que la typographie a suivi en cela la marche de l'esprit humain et de toutes les ambitions du siècle, qui sacrifient à l'envi les succès vraiment dignes du talent, les suffrages durables de l'avenir, à quelque éclat pas-

sager. Nous substituons au papier vélin un papier *pot double* vergé demi-collé des fabriques de M. Montgolfier d'Annonay, dont la dimension, la fermeté, le grain, le ton de blancheur, répondent exactement à nos vues, puisqu'il a été fait pour nous.

Quoique tous les exemplaires de notre collection puissent prendre place dans les bibliothèques choisies, nous avons satisfait au goût connu des bibliophiles en faisant tirer quelques exemplaires particuliers sur un très-beau papier de Hollande, qui ne l'emporte pas toutefois sur le papier ordinaire de l'édition, parce que cela n'est pas possible, mais qui aura le mérite d'être beaucoup plus rare.

Nous sommes arrivés à parler des caractères. Il seroit évidemment super-

flu de faire ici l'éloge de ceux de M. Jules Didot aîné: le lecteur les a sous les yeux, et nous ne connoissons pas de moyen plus sûr d'en prouver la perfection. C'est un de ces arguments sans réponse qui rappellent celui dont Diogène se servit pour démontrer le mouvement. Ce que nos éditions offriront de particulier, c'est un genre d'ornements depuis long-temps négligé par les imprimeurs, auxquels ils avoient été transmis par les calligraphes des temps antérieurs à l'imprimerie. Nous avons vu peu d'amateurs ne pas regretter comme nous ces jolies lettres ornées, qui prêtoient encore aux pages élégantes du dix-septième siècle une décoration si ingénieuse et si naturelle, ces têtes de pages aux masques bizarres et aux larges rinceaux, ces

fleurons riches et variés qui déguisoient la fâcheuse nudité du papier blanc, qui rappeloient à l'œil comme à l'esprit que les premiers livres imprimés n'étoient que la copie des manuscrits, et qui nous servent encore à distinguer par des signes certains, dans une édition anonyme, le sceau infaillible des Elzévirs. Il falloit seulement que cet ornement, approprié à notre époque, attestât tous les progrès de deux arts si dignes de fournir des embellissements à l'art typographique, le dessin, et la gravure sur bois. Personne ne nous accusera de rester en arrière de leurs progrès, quand nous dirons que l'exécution de ces détails a été confiée à l'habile crayon de M. Devéria, et au burin spirituel de M. Thompson.

Bien que nos petites éditions nous

parussent dès lors aussi parfaites que nous pouvions le désirer dans le choix des ouvrages, dans l'exactitude et la correction des leçons, dans la grâce et la commodité du format, dans la solidité et la pureté du papier, dans la forme et la proportion des caractères, dans la variété, l'abondance, et l'heureuse exécution des accessoires, nous n'aurions pas tout fait pour certains bibliophiles, et nous devons confesser que personne n'est plus disposé que nous à excuser leur innocente manie, si nous avions produit des éditions trop multipliées en exemplaires. La rareté est un de ces attraits du beau qui ajoute un plaisir à toutes les jouissances de l'esprit et du cœur, et qui est peut-être plus vif que l'admiration elle-même. Ce n'est pas sans dessein que l'antiquité

a fait les grâces en plus petit nombre que les muses.

Quoique nous offrions cette Collection au public par livraisons, et que chacune de ces livraisons se compose de deux volumes indivisibles ou qui ne peuvent s'acquérir séparément l'un de l'autre, nous n'avons pas prétendu forcer nos souscripteurs à embrasser avec nous toutes les chances d'une entreprise dont les bornes ne sont pas définitivement posées. Quelques personnes répugnent à admettre dans leurs bibliothèques les séries volumineuses, et celles-là seront libres de n'y recevoir qu'une ou quelques-unes de nos livraisons, selon leurs besoins et leurs goûts. La première renfermera les *Madrigaux de La Sablière*, et la *Conjuration de Fiesque*, par le cardinal de Retz,

deux ouvrages qui manquent depuis long-temps dans le commerce de la librairie, et qui se trouvent rarement dans les ventes publiques, surtout en éditions élégantes. Nous ferons paroître successivement, et dans un très-court espace de temps, des productions qui ne le cèdent en rien à celles-ci, sous le rapport de l'intérêt et sous celui de ce genre de rareté relative : le *Voyage de Chapelle*, les *Fables de Fénélon*, les piquantes histoires spéciales de Saint-Réal et de Sarrazin. Nous avons suffisamment indiqué les autres.

Il est sans doute inutile de dire que la COLLECTION DES PETITS CLASSIQUES n'est pas une spéculation de librairie. Elle ne pouvoit être entreprise que par des hommes qui aiment les livres, et qui se flattent de léguer leur nom à tous

les amateurs de livres, soit pour satisfaire à une manie qui les tourmente, soit pour s'indemniser des espérances perdues d'une autre immortalité.

Les quatre pages ci-jointes offrent le spécimen des vignettes, des caractères, et de la justification pour la prose et pour la poésie.

CH. NODIER, N. DELANGLE.





## CONJURATION

### DU COMTE

# DE FIESQUE.

Au commencement de l'année mil cinq cent quarante-sept, la république de Gênes se trouvoit dans un état que l'on pouvoit appeler heureux, s'il eût été plus affermi. Elle jouissoit en apparence d'une glorieuse tranquillité acquise par ses propres armes, et conservée par celles du grand Charles-Quint, qu'elle avoit choisi pour protecteur de sa liberté. L'impuissance de tous ses ennemis la mettoit à couvert de leur ambition, et les dou-

ceurs de la paix y faisoient revenir l'abondance que les désordres de la guerre en avoient si long-temps bannie; le trafic se remettoit dans la ville avec un avantage visible du public et des particuliers; et si l'esprit des citoyens eût été aussi exempt de jalousie que leurs fortunes l'étoient de la nécessité, on eût eu juste sujet de croire que cette république se fût relevée en peu de jours de ses misères passées, par un repos plein d'opulence et de bonheur. Mais le peu d'union qui étoit parmi eux, et les semences de haine que les divisions précédentes avoient laissées dans les cœurs, étoient des restes dangereux qui marquoient bien que ce grand corps n'étoit pas encore remis de ses maladies, et que sa guérison étoit semblable à la santé apparente de ces visages bouffis sur lesquels beaucoup d'embonpoint cache beaucoup de mauvaises humeurs. La noblesse, qui

XXVI



## MADRIGAL.

Je ne sais si ce fut par feinte,
Ou bien si ce fut par dessein,
Qu'hier au soir la belle Aminte
Me pressa doucement la main;
Aussitôt, d'une main fidèle,
Sans répondre à cette beauté,
Je serrai celle de ma belle,
Que j'avois de l'autre côté :
Iris, qui n'est pas maladroite,
S'en douta bien, et m'entendit.
Et je lui dis de la main droite
Ce qu'à la gauche on m'avoit dit.



XXVII



## MADRIGAL.

Tout indifférente qu'elle est,
Cette fière beauté me plait;
Toujours mon âme en est ravie;
Je l'aime avec sa cruauté
Plus que Philis, plus que Sylvie,
Avecque leur facilité.



## CONDITIONS
### DE LA
# SOUSCRIPTION.

Cette Collection de Petits Classiques françois sera publiée par livraisons de deux volumes, l'un de prose, l'autre de poésie; la première, composée de la *Conjuration de Fiesque*, par le cardinal de Retz, et des *Madrigaux de La Sablière*, paroîtra en juin prochain.

PRIX DE CHAQUE LIVRAISON :

Papier pot double vergé d'Annonay, 15 fr.
Papier de Hollande, tiré à 25 exemplaires numérotés. . . . . . . . . . . . . . . 30

ON SOUSCRIT A PARIS,
CHEZ N. DELANGLE, ÉDITEUR,
RUE DU BATTOIR, N° XIX;
ET CHEZ
BAUDOUIN FRÈRES, LIBRAIRES,
RUE DE VAUGIRARD, N° 36.



# AVERTISSEMENT.

POUR comprendre l'intérêt qui s'attache à ce récit de la *Conjuration de Fiesque*, il faut se rappeler ce que c'est que le cardinal de Retz, mélange incroyable de qualités diverses et supérieures, dont toutes les vertus participent de quelque vice, dont tous les vices participent de quelque vertu; homme du monde, qui a fait du plaisir même un des ressorts de la politique; homme d'église, qui n'a vu dans le sacerdoce qu'une voie favorable ouverte à l'ambition. Il y a en lui quelque chose de tous les chefs de

parti et de tous les sectaires; il s'en distingue seulement parce qu'il a plus d'esprit encore que de génie, et plus d'attrait pour la volupté que pour la gloire. Comme écrivain, il tient de Tacite et de Lucien, de Montaigne et de Machiavel. Il juge quelquefois les hommes et les affaires avec la sanglante amertume du secrétaire florentin, mais presque toujours avec la dérision dédaigneuse et l'insouciance sardonique de Rabelais. Il a l'indépendance de Mézerai quand il discute, et l'abandon piquant de Brantôme quand il raconte; mais il est bien plus profond que le premier, et bien plus spirituel que le second. S'il étoit plus concis, on croiroit lire Salluste; s'il étoit plus superficiel et plus diffus, on croiroit lire madame de Sévigné.

Le caractère et les aventures de Fiesque devoient plaire à Paul de Gondi, encore très-jeune, mais rêvant déjà les révolutions sur lesquelles il fondoit sa grandeur future, et qui n'ont pas entièrement comblé ses espérances. Il n'y a rien d'aussi séduisant que les hasards de la jeunesse, quand ils sont embellis par les succès du talent et de l'amour. Il est très-remarquable que le cardinal de Retz se soit avisé de tracer ce portrait historique, si analogue à l'idée que nous nous faisons de sa propre vie au moment où il la commençoit. Il n'avoit pas plus de dix-sept ans. Une telle prévision révéloit un étrange avenir.

Quelques critiques ont écrit que ce premier ouvrage du cardinal de Retz étoit une traduction libre de Mascardi:

très-libre en effet, puisqu'ils reconnoissent que Mascardi étoit un écrivain flasque et verbeux, tandis que la prétendue imitation du cardinal de Retz se distingue par un style plein, nerveux, et soutenu, qui suffiroit pour lui assigner un rang parmi les bons historiens spéciaux. Cette brillante ébauche est cependant peu citée aujourd'hui, parce que la renommée politique du cardinal de Retz a dévoré sa renommée littéraire, et que, parmi ses ouvrages, ses Mémoires ont tout fait oublier. Elle occupe, à la vérité, soixante-huit pages du quatrième volume de la jolie édition de Hollande, et elle tient quelque place dans ses réimpressions; mais c'est un de ces petits livres que les amateurs souhaitent d'avoir séparément, et que les ventes ne leur offrent presque jamais.

Nous ne connoissons que deux éditions de la *Conjuration de Fiesque*, publiées isolément. La première, qui est si rare que M. Barbier paroît ne l'avoir pas connue, puisqu'il ne cite que sa réimpression, a été donnée à Paris par Barbin en 1665, in-12, deux cent huit pages, grosses lettres. On doit croire que le cardinal autorisa cette publication, qui eut lieu une quinzaine d'années avant sa mort. La seconde est une de ces jolies contrefaçons elzéviriennes qui suivoient de si près les éditions originales, qu'on ne pouvoit les en distinguer qu'à leur beauté. Elle est de 1665, à la sphère, et comprise en cent trente-six pages.

CH. NODIER.



# CONJURATION

### DU COMTE

# DE FIESQUE.

AU commencement de l'année mil cinq cent quarante-sept, la république de Gênes se trouvoit dans un état que l'on pouvoit appeler heureux, s'il eût été plus affermi. Elle jouissoit en apparence d'une glorieuse tranquillité acquise par ses propres armes, et conservée par celles du grand Charles-Quint, qu'elle avoit choisi pour protecteur de sa liberté. L'impuissance de tous ses ennemis la mettoit à couvert de leur ambition, et les douceurs de la paix y faisoient revenir l'abon-

dance que les désordres de la guerre en avoient si long-temps bannie; le trafic se remettoit dans la ville avec un avantage visible du public et des particuliers; et si l'esprit des citoyens eût été aussi exempt de jalousie que leurs fortunes l'étoient de la nécessité, on eût eu juste sujet de croire que cette république se fût relevée en peu de jours de ses misères passées, par un repos plein d'opulence et de bonheur. Mais le peu d'union qui étoit parmi eux, et les semences de haine que les divisions précédentes avoient laissées dans les cœurs, étoient des restes dangereux qui marquoient bien que ce grand corps n'étoit pas encore remis de ses maladies, et que sa guérison étoit semblable à la santé apparente de ces visages bouffis sur lesquels beaucoup d'embonpoint cache beaucoup de mauvaises humeurs. La noblesse, qui avoit le gouvernement entre ses mains,

ne pouvoit oublier les injures qu'elle avoit reçues du peuple dans le temps qu'elle étoit éloignée des affaires. Le peuple, de son côté, ne pouvoit souffrir la domination de la noblesse que comme une tyrannie nouvelle, établie contre les ordres anciens; une partie même des gentilshommes qui prétendoient à une plus haute fortune envioit couvertement la grandeur des autres: ainsi, les uns commandoient avec orgueil, les autres obéissoient avec rage, et beaucoup croyoient obéir parce qu'ils ne commandoient pas assez absolument, quand la Providence permit qu'il arrivât un accident qui fit éclater tout d'un coup ces différents sentiments, et qui confirma pour la dernière fois, les uns dans le commandement, et les autres dans la servitude.

C'est la conjuration de Jean-Louis de Fiesque, comte de Lavagne, qu'il faut re-

prendre de plus loin pour en connoître mieux les suites et les circonstances.

Au temps de ces fameuses guerres dans lesquelles Charles-Quint, empereur, et François I$^{er}$, roi de France, désolèrent toute l'Italie, André Doria, sorti d'une des meilleures maisons de Gênes, et le plus grand homme de mer qui fût à cette heure-là dans l'Europe, suivoit avec ardeur le parti de la France, et soutenoit la grandeur et la réputation de cette couronne sur les mers avec un courage, une conduite, et un bonheur, qui donnoient autant d'avantage à son parti que d'éclat à sa gloire particulière. Mais c'est un malheur ordinaire aux plus grands princes de ne considérer pas assez les hommes de service quand une fois ils croient être assurés de leur fidélité. Cette raison fit perdre à la France un serviteur si considérable, et cette perte produisit des effets si

fâcheux, que la mémoire en sera toujours funeste et déplorable à cet état. En même temps que ce grand personnage fut engagé dans le service du roi en qualité de général de ses galères, avec des conditions qui étoient avantageuses pour ses intérêts, et éclatantes pour sa réputation, ceux qui tenoient les premières places de la faveur et de la puissance dans les conseils commencèrent à envier et sa gloire et sa charge, et formèrent le dessein de perdre celui qu'ils voyoient trop grand seigneur pour se résoudre jamais à dépendre d'autres personnes que de son maître. Comme ils jugèrent qu'il ne seroit d'abord ni sûr ni utile à leur dessein de lui rendre des mauvais offices auprès du roi, qui venoit de témoigner une trop bonne opinion de lui pour en concevoir sitôt une mauvaise, ils prirent une voie plus délicate, et, joignant les louanges aux applaudissements

publics que l'on donnoit aux premières armes que Doria avoit prises pour la France, ils se résolurent de lui donner peu à peu des mécontentements que l'on pouvoit attribuer à la nécessité des affaires générales plutôt qu'à leur malice particulière, et qui néanmoins ne laisseroient pas de faire l'effet qu'ils prétendoient. Ils s'appliquèrent à donner à cet esprit altier et glorieux matière de s'échapper pour avoir un moyen plus aisé de le ruiner dans l'esprit du roi. Les affaires que sa charge lui donnoit dans le conseil ne fournirent à ceux qui y avoient toute l'autorité que trop d'occasions de le désobliger : tantôt l'on trouvoit les finances trop épuisées pour fournir à de si hauts appointements; tantôt on le payoit en mauvaises assignations; quelquefois ses demandes étoient trouvées injustes et déraisonnables. A la fin, ses remontrances sur les torts qu'on

lui faisoit furent rendues, par les artifices de ses ennemis, si criminelles auprès du roi, qu'il commença d'être importun et fâcheux, et peu à peu il passa auprès de lui pour un esprit intéressé, insolent, et incompatible. Enfin on le désobligea ouvertement, en lui refusant la rançon du prince d'Orange, son prisonnier, que son neveu Philippin Doria avoit pris devant Naples, et que le roi avoit retiré de ses mains. On lui demanda même avec des menaces le marquis de Gast et Ascagne Colonne, pris à la même bataille. On ne parla plus de lui tenir la parole qu'on lui avoit donnée de rendre Savone à la république de Gênes; et comme on vit que cet esprit prenoit feu au lieu de cacher ses dégoûts sous une modération apparente, ses ennemis n'oublièrent rien pour les accroître. M. de Barbezieux fut commandé pour se saisir de ses galères, et même

pour l'arrêter s'il étoit possible. Cette faute étoit aussi pleine d'imprudence que de mauvaise foi, et l'on ne sauroit assez blâmer les ministres de France d'avoir, pour leur intérêt, trahi celui de leur maître, et ôté à leur parti le seul homme qui pouvoit le maintenir en Italie; et puisqu'ils vouloient le perdre, on peut dire qu'ils furent fort malhabiles de ne l'avoir pas perdu tout-à-fait, et de l'avoir laissé dans un état où il pouvoit extrêmement nuire à la France en général et à eux-mêmes en particulier, par le chagrin que le roi pouvoit prendre de leurs conseils, et par les mauvaises suites qu'ils avoient attirées contre son royaume.

Doria, se voyant traité si criminellement, fait un manifeste de ses plaintes, proteste qu'elles ne procèdent pas tant de ses intérêts particuliers que de l'injustice avec laquelle on refusoit à sa chère patrie

de lui rendre Savone, qui lui avoit été tant de fois promise par le roi. Il traite avec le marquis de Gast son prisonnier, se déclare pour l'empereur, et accepte la généralité de ses mers. La conduite de ce vieux politique fut en cela pour le moins aussi malicieuse que celle des ministres de France, mais beaucoup plus adroite et plus judicieuse. On ne le peut excuser d'une ingratitude extraordinaire, de s'être laissé emporter au mouvement d'une si dangereuse vengeance contre un prince à qui l'on peut dire qu'il avoit obligation de tout son honneur, puisqu'il en avoit acquis les plus belles marques en commandant ses armées; et il est difficile de le justifier d'une trahison lâche, et indigne de ses premières actions, d'avoir commandé à Philippin Doria, son lieutenant, de laisser entrer des vivres dans Naples, alors extrêmement pressé par messire de Lau-

trec, au moment même qu'il protestoit encore de vouloir demeurer dans le service du roi; mais il faut avouer aussi que ce même procédé le doit faire passer pour un homme fort habile dans la politique intéressée, en ce qu'il mit avec tant d'adresse les apparences de son côté, que ses amis pouvoient dire que le manquement de parole dont il se plaignoit pour sa patrie étoit la véritable cause de son changement; et que ses ennemis ne pouvoient nier qu'il n'y eût été poussé par des traitements trop rudes et trop difficiles à souffrir : outre qu'il n'ignoroit pas que le moyen d'être en beaucoup de considération dans son parti étoit celui d'y apporter d'abord un grand avantage. En effet, il prit si bien son temps, et ménagea sa révolte avec tant de conduite, qu'elle sauva Naples à l'empereur, que les François lui alloient ravir en peu de jours, si Philippin

Doria eût continué de les servir fidèlement, et fit perdre un des plus grands capitaines qui fût jamais sorti de la France, et mit enfin la république de Gênes sous la protection de la couronne d'Espagne, à laquelle elle est si nécessaire à cause du voisinage de ses états d'Italie. Aussi fut-ce la première action d'André Doria pour le service de l'empereur, après qu'il se fut ouvertement déclaré contre le roi.

Cet homme habile et ambitieux, connoissant au point qu'il faisoit les intrigues de Gênes et les inclinations des Génois, ne manqua pas de ménager des esprits qu'on a de tout temps accusés d'aimer naturellement la nouveauté. Comme il avoit beaucoup d'amis et de partisans secrets dans la ville qui lui rendoient compte de ce qui s'y passoit, il avoit soin aussi d'y confirmer les uns dans le mécontentement qu'ils témoignoient du gou-

vernement présent, et d'essayer d'en faire naître dans l'esprit des autres; de persuader au peuple que les François ne lui laissoient que le nom de la souveraineté, pendant qu'ils en retenoient tout le pouvoir. Il faisoit représenter à la noblesse l'image du gouvernement ancien qui avoit toujours été entre ses mains; et enfin il insinuoit à tout le monde l'espérance du rétablissement général des affaires dans un changement.

Sa cabale étant faite, il s'approcha de Gênes avec ses galères, il mit pied à terre, et rangea ses gens en bataille sans trouver aucune résistance; il marcha dans la ville suivi de ceux de son parti qui avoient pris les armes au signal arrêté; il occupa les principaux lieux, et s'en rendit maître presque sans mettre l'épée à la main. Théodore Trivulce, qui y commandoit pour le roi, perdit avec Gênes toute la réputation

qu'il s'étoit acquise dans les guerres d'Italie, parce qu'il négligea de rompre les pratiques qui s'y étoient tramées, quoiqu'il en fût averti, et qu'il aima mieux, pour sauver sa vie et son argent, faire une honteuse composition dans le châtelet que de s'ensevelir honorablement dans les ruines de cette place si importante au service de son maître.

Les François ne furent pas plus tôt chassés de Gênes que l'on entendit crier dans les rues le nom de Doria, les uns suivant dans ces acclamations leurs véritables sentiments, les autres essayant de cacher, par des cris de joie dissimulés, l'opinion qu'ils avoient donnée en diverses occasions que leurs pensées n'étoient pas conformes à la joie publique. Et la plupart se réjouissoient de ces choses, comme c'est l'ordinaire des peuples, par la seule raison qu'elles étoient nouvelles.

2.

Doria ne laissa pas refroidir cette ardeur : il assembla la noblesse, lui mit le gouvernement entre les mains, et, protestant qu'il n'y prétendoit aucune part que celle qui lui seroit commune avec tous les autres gentilshommes, il donna luiméme la forme à la république, et, après avoir reçu tous les témoignages imaginables des obligations que lui avoient ses concitoyens, qui lui érigèrent une statue en public avec le titre de restaurateur de la liberté et de père de la patrie, il se retira dans son palais pour y goûter en repos le fruit de ses peines passées.

Il y a beaucoup de personnes qui croient qu'en effet Doria avoit terminé toute son ambition au présent qu'il faisoit à son pays de la liberté, et que l'applaudissement général qu'il recevoit des siens lui donnoit plutôt la pensée de jouir de cette gloire avec tranquillité que de s'en servir avec

trouble pour des desseins plus élevés. D'autres ne se peuvent imaginer que le grand emploi qu'il avoit pris tout de nouveau dans le service de l'empereur, et le soin continuel qu'il eut toujours de tenir la noblesse de Gênes attachée à sa maison, partissent d'un esprit enclin au repos et absolument désintéressé; ils croient qu'étant trop habile homme pour ne pas voir qu'un souverain dans Gênes ne pouvoit plaire au conseil d'Espagne, il vouloit seulement l'entretenir par une modération apparente, et remettre de plus hautes entreprises à des temps plus favorables.

Sa vieillesse néanmoins eût pu diminuer justement l'appréhension que l'on avoit de son autorité, si l'on n'eût pas vu un autre lui-même dans une puissance presque égale à la sienne : Jannetin Doria, son cousin et son fils adoptif, âgé d'environ vingt-huit ans, étoit extrêmement vain,

altier, et insolent; il avoit en survivance toutes les charges de son père, et tenoit par ce moyen la noblesse de Gênes dans ses intérêts; il menoit une façon de vie plus éclatante que celle d'un citoyen qui ne veut pas s'attirer de l'envie, et donner de l'ombrage à la république. Il témoignoit même assez ouvertement qu'il en dédaignoit la qualité. L'élévation extraordinaire de cette maison produisit le grand mouvement dont nous allons parler, et donna ensuite un exemple mémorable à tous les états de ne souffrir jamais dans leurs corps une personne si éminente que son autorité puisse faire naître le dessein de l'abaisser et le prétexte de l'entreprendre.

Jean-Louis de Fiesque, comte de Lavagne, sorti de la plus illustre et la plus ancienne maison de Gênes, riche de plus de deux cent mille écus de rente, âgé de vingt-deux ans, doué d'un des plus beaux

et plus élevés esprits du monde, ambitieux, hardi, et entreprenant, menoit en ce temps-là dans Gênes une vie bien contraire à ses inclinations naturelles; comme il étoit passionnément amoureux de la gloire, et qu'il manquoit d'occasions d'en acquérir, il ne songeoit qu'aux moyens d'en faire naître; mais quelque peu de matière qu'il en eût alors, il eût pu se promettre néanmoins que son mérite lui auroit ouvert le chemin de la gloire où il aspiroit en servant son pays, si l'extrême pouvoir de Jannetin Doria, dont nous avons déjà parlé, lui eût laissé quelque lieu d'y espérer de l'emploi; mais comme il étoit trop grand par sa naissance, et trop estimé par ses bonnes qualités, pour ne donner pas de l'appréhension à celui qui vouloit attirer à lui seul toute la réputation et les forces de la république, il voyoit bien qu'il ne pouvoit avoir de prétentions rai-

sonnables en un lieu où son rival étoit presque le maître, parce qu'il est certain que tous ceux qui prennent de l'ombrage ne songent jamais aux intérêts de celui qui le donne que pour le ruiner. Voyant donc qu'il devoit tout appréhender de l'élévation de Doria, et qu'il n'avoit rien à espérer pour la sienne, il crut être obligé de prévenir par son esprit et par son courage les mauvaises suites d'une grandeur si contraire à celle de sa maison; n'ignorant pas qu'il ne faut jamais rien attendre des personnes qui se font craindre, qu'une extrême défiance et un abaissement continuel de ceux qui ont quelque mérite et qui sont capables de s'élever.

Toutes ces considérations, mettant dans le cœur de Jean-Louis de Fiesque le désespoir de s'agrandir dans le service de sa patrie, lui firent prendre le dessein d'abattre la puissance de la famille de Doria

avant qu'elle eût acquis de plus grandes forces; et, comme le gouvernement de Gênes y étoit attaché, il forma la résolution de joindre le changement de l'un à la perte de l'autre.

Les grands fleuves ne font jamais de mal tant qu'ils demeurent dans leur lit naturel et que rien n'empêche leur cours; mais au moindre obstacle qu'ils rencontrent ils s'emportent avec violence, et la résistance d'une petite digue est cause bien souvent qu'ils inondent les campagnes qu'ils arrosoient avec utilité.

Ainsi l'on peut juger que, si le naturel du comte de Fiesque n'eût point trouvé le chemin de la gloire traversé par l'autorité des Doria, il fût assurément demeuré dans les bornes d'une conduite plus modérée, et auroit employé utilement pour le service de la république les mêmes qualités qui pensèrent la ruiner.

Ces sentiments d'ambition furent entretenus dans l'esprit du comte par les persuasions de beaucoup de personnes qui espéroient de trouver leurs avantages particuliers dans les désordres publics, mais surtout par les sollicitations pressantes des François qui lui firent porter quantité de paroles et faire des offres considérables : premièrement par César Fregose et Cagnino Gonzague, et ensuite par M. du Bellay, qui eut des entretiens secrets avec lui par l'entremise de Pierre-Luc de Fiesque.

L'opinion commune de ce temps-là étoit que le pape Paul III, espérant d'abattre d'un même coup André Doria qu'il haïssoit pour quelques intérêts secrets, et ôter à l'empereur déjà trop puissant un partisan redoutable dans l'Italie, avoit travaillé soigneusement à nourrir l'ambition de Jean-Louis de Fiesque, et lui avoit inspiré

les plus forts mouvements du dessein d'entreprendre sur Gênes.

Il n'y a rien qui flatte si puissamment un homme de cœur, et qui le porte à des résolutions si hasardeuses, que de se voir recherché par des personnes qui sont beaucoup au-dessus des autres, ou par leur dignité ou par leur réputation. Cette marque de leur estime lui remplit d'abord l'âme d'une grande confiance de lui-même, et lui fait croire qu'il n'y a rien dont il ne soit capable; et comme un naturel de cette qualité ne trouve point d'action qui soit au-dessus de son courage, il se porte aux plus grandes avec impétuosité, lorsque l'approbation de ceux qui doivent servir de règle à la conduite du reste des hommes lui persuade qu'elles ne sont ni extravagantes ni impossibles, bien qu'elles semblent difficiles et violentes. Celle que Jean-Louis avoit dans l'esprit devoit par

cette raison lui paroître glorieuse et facile, puisqu'il s'y voyoit poussé par le plus grand prince de l'Europe et par le plus habile homme de son temps : l'un fut François Ier, qui donna ordre à Pierre Strozzi, en passant les montagnes voisines de Gênes avec des troupes, de l'en solliciter de sa part; et l'autre fut le cardinal Augustin Trivulce, protecteur de France à la cour de Rome, duquel il reçut tous les honneurs imaginables au voyage que le comte y fit pour se divertir en apparence, mais en effet pour communiquer plus aisément son dessein au pape, et s'instruire mieux de ses sentiments.

Ce cardinal, qui étoit en grande réputation, et qui passoit pour un homme fort éclairé dans les affaires d'état, sut animer Jean-Louis par une émulation à laquelle il n'étoit que trop sensible, en lui mettant devant les yeux, avec tout l'art qui pou-

voit exciter sa jalousie, la grandeur présente de Jannetin Doria, et celle dont il commençoit à s'assurer par les profondes racines qu'il donnoit à son autorité; et augmentant ainsi l'envie qu'il avoit contre l'une et la crainte qu'il avoit conçue de l'autre, il lui représenta combien il est insupportable à un homme de cœur de vivre dans une république où il ne peut trouver aucun moyen légitime de s'élever, et où la grande naissance et le mérite ne mettent presque pas de différence entre des personnes illustres et les hommes les plus ordinaires.

Après qu'il l'eut bien confirmé dans son dessein, il lui offrit toutes les assistances possibles de la part de la France, et il pressa si fortement cet esprit déjà ébranlé, qu'enfin il témoigna d'accepter avec beaucoup de joie la proposition que l'on lui fit de lui donner la paie et le commande-

ment de six galères pour le service du roi, de deux cents hommes de garnison dans Montobio, d'une compagnie de gendarmes, et de douze mille écus de pension; demandant néanmoins le délai pour en rendre une réponse assurée jusques à son retour à Gênes. Tant il est vrai qu'il n'y a rien de plus difficile en des affaires d'importance que de prendre sur-le-champ une dernière résolution, parce que la quantité de considérations qui se détruisent l'une l'autre, et qui viennent en foule dans l'esprit, font croire que l'on n'a jamais assez délibéré.

Les grandes actions ressemblent aux coups de foudre, le tonnerre ne fait jamais de violents éclats ni des effets dangereux que quand les exhalaisons dont il se forme se sont long-temps combattues; autrement ce n'est qu'un amas de vapeurs qui ne produit qu'un bruit sourd, et qui, bien

loin de se faire craindre, a de la peine à se faire entendre. Il en est ainsi des résolutions dans les grandes affaires; lorsqu'elles entrent d'abord dans un esprit et qu'elles y sont reçues sans y trouver que de foibles résistances, c'est une marque infaillible qu'elles n'y font qu'une impression légère et de peu de durée, qui peut bien exciter quelque trouble, mais qui ne sera jamais assez forte pour produire aucun effet considérable.

On ne peut pas désavouer avec raison que Jean-Louis de Fiesque n'ait considéré très-mûrement et avec beaucoup de réflexion ce qu'il avoit envie d'entreprendre; car lorsqu'il fut de retour à Gênes, quoiqu'il eût un désir violent d'exécuter son dessein, il balança long-temps néanmoins sur les diverses routes qui le pouvoient conduire à la fin qu'il s'étoit proposée; et tantôt l'assistance d'un grand roi le faisoit

pencher vers le parti de se jeter entre les bras des François; tantôt la défiance naturelle que l'on a des étrangers, jointe à un certain chatouillement de gloire qui fait toujours souhaiter avec passion de ne devoir qu'à soi-même les belles actions que l'on veut faire, le portoit à chercher dans ses propres forces des moyens qui eussent quelque proportion à de si grandes pensées; et peut-être que ces divers mouvements eussent plus long-temps agité son esprit et tiré quelque temps les choses en longueur, s'il n'eût eu à tous moments de nouveaux et de justes sujets d'indignation contre l'orgueil extraordinaire de Jannetin Doria, qui, portant son insolence jusques à mépriser généralement tout le monde, traita le comte de Fiesque depuis son retour avec des façons si hautaines, qu'il ne put s'empêcher de prendre feu ouvertement, et de témoigner

qu'il ne consentoit pas à la servitude honteuse de tous ses concitoyens.

Les politiques ont repris cette conduite de peu de jugement, suivant en ceci la règle générale qui veut que l'on ne fasse jamais la moindre démonstration de colère, contre ceux que l'on hait, que dans le moment que l'on porte le coup pour les abattre; mais, s'il a manqué de prudence dans cette occasion, il faut avouer que c'est une faute ordinaire aux grands courages, que le mépris irrite trop violemment pour leur donner le temps de consulter leur raison et de se rendre maîtres d'eux-mêmes. Cette faute a servi du moins à le mettre à couvert du blâme que quelques historiens lui ont voulu donner, en disant qu'il avoit l'esprit naturellement couvert et dissimulé, qu'il étoit plus intéressé qu'ambitieux, et plus amoureux de la fortune que de la gloire. Cette chaleur,

dis-je, que l'on a remarquée dans son procédé fait voir qu'il ne s'est porté à cette entreprise que par une émulation d'honneur et une ambition généreuse, puisque tous ceux qui se sont engagés dans de semblables desseins par un esprit de tyrannie et des intérêts qui ne vont point à la grande réputation, ont commencé par une patience toujours soumise et des abaissements honteux.

Quoi qu'il en soit, il est certain que Jannetin Doria, dont l'insolence alloit jusqu'à un excès insupportable, et qui s'étoit persuadé qu'il étoit inutile de ménager par amour ceux qu'il tenoit déjà par la crainte et par l'intérêt, avança de beaucoup la résolution de Jean-Louis de Fiesque, en ce qu'il augmenta par toute sorte de mauvais traitements l'aversion qu'il avoit contre lui, et parce qu'il lui donna lieu par cette conduite de se servir utilement pour son

entreprise du mépris avec lequel il prétendoit abattre tout le monde, et de les employer quelque jour contre lui-même.

Le cardinal Augustin Trivulce, qui savoit bien qu'il ne faut pas en ces occasions laisser refroidir les esprits des jeunes gens, lui envoya incontinent, après son retour à Gênes, Nicolas Foderato, gentilhomme de Savone et allié de la maison de Fiesque, pour tirer la réponse de ce qu'il avoit résolu. Celui-ci l'ayant trouvé plus aigri que jamais, et dans l'état que nous venons de dire, lui fit signer tout ce qu'il voulut, et s'en retourna aussitôt pour faire ratifier le traité par les ministres du roi qui étoient à Rome. Mais il n'eut pas fait trente ou quarante lieues qu'il fut rappelé en grande diligence, le comte ayant fait réflexion qu'il s'étoit trop précipité, et qu'il ne devoit pas conclure une affaire de cette importance sans en conférer avec quelques-

3.

uns de ses amis, dont il connoissoit la capacité. Il en appela trois sur la fidélité desquels il pouvoit s'assurer, et qu'il estimoit extrêmement pour leurs bonnes qualités; et, après leur avoir déclaré en général la résolution qu'il avoit prise de ne plus souffrir le gouvernement présent de la république, il les pria de lui dire leur avis sur ce sujet.

Vincent Calcagno de Varese, serviteur passionné de la maison de Fiesque, et homme de jugement, mais d'un esprit assez timide, commença son discours avec la liberté que lui donnoient ses longs services; et, s'adressant au comte, il parla de la sorte :

« Il me semble que l'on a beaucoup de « raison de plaindre le malheur de ceux « qui sont embarqués dans les grandes « affaires, parce qu'ils sont comme sur « une mer agitée, où l'on ne découvre au-

« cun endroit qui ne soit marqué par
« quelque naufrage; mais il est juste de
« redoubler ses frayeurs quand on voit
« des particuliers, et de jeunes personnes
« que l'on aime, exposés à ce danger,
« puisque les uns n'ont pas assez de force
« pour résister à une navigation si pé-
« nible, ni les autres assez d'expérience
« pour éviter les écueils et se conduire
« heureusement au port. Tous vos servi-
« teurs doivent être sensiblement touchés
« des mouvements où vous porte votre
« courage. Permettez-moi de vous dire
« qu'ils sont au-dessus de votre jeunesse
« et de l'état où vous êtes : vous pensez à
« des choses où l'on a besoin d'une consi-
« dération dans le monde, à laquelle la
« réputation d'un homme de votre âge,
« quelque grande qu'elle puisse être, ne
« sauroit s'élever; et vous formez un des-
« sein qui demande des forces qu'un des

« plus grands rois de la terre n'a pu en-
« core jusques à présent mettre sur pied.
« Ces pensées naissent dans votre esprit
« de deux faux raisonnements, lesquels
« sont comme attachés à la nature de
« l'homme, qui pour l'ordinaire se consi-
« dère trop lui-même, c'est-à-dire que, de
« ce qu'il croit pouvoir, il fait la règle de
« ce qu'il peut, et qu'il juge toujours peu
« sûrement des autres, parce qu'il en juge
« par rapport à lui plutôt qu'à eux, et
« qu'il regarde comme ils le peuvent ser-
« vir et non pas comme ils le doivent, ou
« comme ils le veulent pour leur intérêt.
« Le premier est très-dangereux, parce
« que, comme on ne fait pas une grande
« affaire tout seul, et que l'on a besoin de
« la communiquer à beaucoup de gens, il
« est très-important qu'ils la croient rai-
« sonnable et possible, ou autrement ce-
« lui qui l'entreprendra trouvera peu d'a-

« mis qui veuillent suivre sa fortune. Le « second est encore plus général et n'est « pas moins dangereux, parce que, dans « les mêmes personnes de qui on prétend « tirer du secours, on trouve assez sou- « vent les plus fortes résistances. Prenez « donc garde que les grandes lumières que « la nature vous a données, et que vous « croyez peut-être avec justice pouvoir « suppléer au défaut d'expérience, ne vous « fassent tomber dans le premier inconvé- « nient, et songez que, quelque brillantes « qu'elles soient, il est bien malaisé qu'elles « vous acquièrent dans les esprits, même « les mieux disposés à vous servir, une « estime proportionnée à l'exécution d'une « affaire si difficile et si dangereuse; mais « il n'est pas croyable qu'elles éblouissent « vos ennemis jusqu'au point de les empê- « cher de se servir avec utilité contre vous « du prétexte que leur donnera votre jeu-

« nesse. Prenez garde que la grandeur de « votre naissance et la réputation que vos « bonnes qualités vous ont acquise, l'a- « bondance de votre bien et les secrètes « intelligences que peut-être vous avez mé- « nagées, ne vous jettent dans le second « inconvénient et ne vous fassent croire « que le secours de ceux qui vous ont pro- « mis ne peut vous manquer au besoin. « Changez donc cette pensée, ou, si vous « l'avez, ne considérez plus les autres par « rapport à vous, mais par rapport à eux- « mêmes; regardez leurs intérêts, songez « que c'est ce qui fait agir presque tous « les hommes, que la plupart de ceux qui « vous estiment et qui vous aiment s'ai- « ment encore mille fois mieux et crai- « gnent beaucoup plus leur perte qu'ils « ne souhaitent votre grandeur; et enfin « représentez-vous que ceux qui vous font « espérer leur assistance sont ou étrangers

« ou de votre pays même; les plus consi-
« dérables entre les premiers sont les Fran-
« çois qui ne sauroient l'entreprendre,
« parce qu'ils sont assez empêchés main-
« tenant à se défendre dans leur propre
« pays des armées de l'Empire et de l'Es-
« pagne; et que ceux qui le peuvent, qui
« sont les Génois, ne le voudront pas,
« parce que la peur fera appréhender aux
« uns les dangers qui sont attachés aux
« affaires de cette nature; et que l'intérêt
« fera craindre aux autres la perte de leur
« repos et de leur fortune. La plupart de
« ceux qui n'ont point ces considérations
« sont des gens d'une si petite naissance
« et de si peu de pouvoir que l'on n'en
« peut rien espérer d'avantageux à votre
« parti. De sorte que la trop grande puis-
« sance de Doria et la mauvaise condition
« du temps, qui vous donnent des pensées
« de révolte, vous en devroient donner de

« patience, puisqu'elles ont tellement abat-
« tu les esprits des Génois, qu'ils se font
« présentement un honneur de soumettre
« par reconnoissance à l'autorité d'André
« la liberté qu'il leur a rendue, et qu'il
« n'avoit arrachée des mains des étrangers
« que pour en usurper la domination. Ne
« voyez-vous pas que cette république n'a
« eu depuis long-temps que l'image d'un
« gouvernement libre, et qu'elle ne sau-
« roit plus se passer de maître? Ne voyez-
« vous point que la maison de Doria atta-
« che à ses intérêts la meilleure partie de
« la noblesse par les emplois qu'elle lui
« donne sur la mer, et qu'à la faveur de
« l'Empire et de l'Espagne, elle tient tout
« le reste dans la crainte? Ne voyez-vous
« pas, dis-je, que tous les Génois sont
« comme ensevelis dans une profonde lé-
« thargie, et que les moins lâches ne croient
« point qu'il soit déshonnête de céder à

« cette haute puissance, pourvu qu'ils ne « l'adorent pas? Je ne prétends point jus- « tifier ici l'imprudence de la république, « qui a permis l'élévation de cette maison, « qu'elle ne sauroit plus souffrir sans « honte, ni abattre sans danger; mais j'ose « soutenir qu'un particulier ne peut son- « ger avec raison de changer lui seul une « nécessité qui a pris de si fortes racines; « et que tout ce qu'un homme généreux « peut faire en cette rencontre est d'imiter « les sages mariniers, lesquels, quand le « temps est mauvais et les vents contraires, « au lieu de s'opiniâtrer contre leur vio- « lence, pour prendre port se rejettent à « la mer et se laissent emporter au gré de « la vague et de l'orage. Cédez donc au « temps, lorsque la fortune le veut; ne « cherchez point de remèdes où l'on n'en « peut trouver que de ceux qui sont pires « que le mal; attendez-les de la Provi-

« dence, qui dispose comme il lui plaît
« du changement des états, et qui ne man-
« quera jamais à cette république; jouis-
« sez paisiblement du repos et des avan-
« tages que votre naissance vous donne,
« ou prenez des emplois légitimes pour
« exercer votre valeur dont les guerres
« étrangères vous fourniront assez d'occa-
« sions. N'exposez point aux suites d'une
« révolte criminelle cette grande fortune
« que vous possédez, et qui contenteroit
« toute autre ambition que la vôtre; et
« songez que si Jannetin a de la haine ou
« de l'envie contre votre mérite, vous ne
« sauriez l'obliger davantage qu'en sui-
« vant les pensées que vous avez mainte-
« nant, puisque vous lui donnerez lieu
« de couvrir son ressentiment particulier
« sous le prétexte du bien général, et de
« vous perdre avec l'autorité de la répu-
« blique, et qu'enfin vous travaillez vous-

« même à élever les trophées de sa gloire
« et de sa grandeur sur vos propres ruines.
« Ces fortunes, qui s'élèvent sans peine à
« des degrés éminents, tombent presque
« toujours d'elles-mêmes, parce que ceux
« qui ont l'ambition et les qualités propres
« pour y monter n'ont pas d'ordinaire
« celles qu'il faut avoir pour s'y soutenir;
« et lorsque quelqu'un de ceux que le bon-
« heur a portés à ces élévations précipi-
« tées atteint le comble sans broncher, il
« faut qu'il ait trouvé dès le commence-
« ment beaucoup de difficultés qui l'aient
« formé peu à peu à se soutenir sur un
« endroit si glissant. César avoit au sou-
« verain degré toutes les qualités néces-
« saires à un grand prince, et néanmoins
« il est certain que sa courtoisie, sa pru-
« dence, son courage, son éloquence, ni
« sa libéralité, ne l'eussent pas élevé à
« l'empire du monde s'il n'eût trouvé de

« grandes résistances dans la républiqne.
« Le prétexte que lui fournit la persécu-
« tion de Pompée, la réputation que leurs
« démêlés lui donnèrent occasion d'acqué-
« rir, le profit qu'il tira des divisions de
« ses citoyens, ont été les véritables fonde-
« ments de sa puissance; et cependant il
« semble que vous ayez dessein d'ajouter
« à l'établissement de la maison de Doria
« le seul avantage qui lui manquoit, et
« qu'à cause que son bonheur lui a trop
« peu coûté jusqu'ici pour être bien assu-
« ré, vous ayez impatience de l'affermir
« par des efforts qui, étant trop foibles
« pour le renverser, ne serviront qu'à jus-
« tifier ses entreprises et mieux établir son
« autorité. Mais je donne, si vous voulez,
« à vos sentiments que vous ayez heureu-
« sement exécuté toutes vos pensées; ima-
« ginez-vous la maison de Doria massa-
« crée, toute la noblesse qui suit ses intérêts

« dans les fers; représentez-vous tous vos
« ennemis abattus, l'Espagne et l'Empire
« dans l'impuissance; flattez-vous de triom-
« pher déjà dans cette désolation générale,
« si vous pouvez trouver quelque douceur
« dans ces images funestes de la ruine de
« la république, que ferez-vous au milieu
« d'une ville désolée qui vous regardera
« comme un nouveau tyran plutôt que
« comme son libérateur? Où trouverez-
« vous des fondements solides qui puis-
« sent appuyer votre nouvelle grandeur?
« Pourrez-vous prendre de la confiance
« dans les bizarreries d'un peuple, lequel,
« dès l'heure même qu'il vous aura mis la
« couronne sur la tête, si vous en avez la
« pensée, concevra peut-être de l'horreur
« pour vous, et ne songera plus qu'aux
« moyens de vous l'ôter? Car, comme je
« vous l'ai déjà dit, il ne sauroit jouir de
« sa liberté, ni souffrir long-temps un

« même maître; ou si vous remettez Gênes
« sous la domination des étrangers, si elle
« les reçoit encore par votre moyen, au
« premier mauvais traitement qu'elle rece-
« vra d'eux, elle vous considèrera comme
« le destructeur de son pays et comme ce-
« lui qui aura vendu sa patrie, et enfin
« comme le parricide du peuple. Ne crai-
« gnez-vous point que ceux qui sont main-
« tenant les plus échauffés à votre service
« soient peut-être les premiers à travailler
« à votre perte par le dépit de vous être
« soumis? Et quand même cette considéra-
« tion ne les y porteroit pas, vous ne pou-
« vez ignorer que ceux qui servent un re-
« belle croient l'obliger si fortement que,
« ne pouvant jamais être récompensés se-
« lon leur gré, ils deviennent presque
« toujours ses ennemis; et comme ceux
« qui roulent d'une montagne sont fra-
« cassés par les mêmes pointes des ro-

« chers auxquelles ils s'étoient pris pour
« y monter, de même ceux qui tombent
« d'une fortune extrêmement élevée sont
« presque toujours ruinés par les moyens
« qu'ils avoient employés pour y arriver.
« Je sais bien que l'ambition chatouille in-
« cessamment les personnes de votre con-
« dition, de votre âge, et de votre mérite,
« et qu'elle ne vous met devant les yeux
« en cette occasion que des images pom-
« peuses et éclatantes de gloire et de gran-
« deur; mais, en même temps que votre
« imagination vous représente tous les ob-
« jets de cette passion qui fait les hommes
« illustres, il faut que votre jugement vous
« la fasse connoître aussi pour celle qui
« les rend d'ordinaire les plus malheu-
« reux, et qui renverse les biens assurés
« pour courir après des espérances incer-
« taines. Songez que si son juste usage
« fait les hautes vertus, son excès fait

« aussi les grands crimes; imaginez-vous « que c'est elle qui a autrefois mêlé tant « de poisons et affilé tant de poignards « contre les usurpateurs et les tyrans, et « que c'est elle-même qui vous pousse « maintenant à être le Catilina de Gênes.

« Ne vous flattez pas que le motif que « vous avez de sauver la liberté de la « république puisse être autrement reçu « dans le monde que comme un prétexte « commun à tous les factieux; et, quand « il n'y auroit en effet que le zèle du bien « public qui vous porteroit à ce dessein, « n'espérez pas que l'on vous fasse la jus- « tice de le croire, puisque, dans toutes « les actions qui peuvent être attribuées « indifféremment au vice ou à la vertu, « quand il n'y a que la seule intention « de celui qui les fait qui peut les justi- « fier, les hommes, qui ne sauroient ju- « ger que par les apparences, expliquent

« rarement les plus innocentes en bonne
« part; mais en celle-ci, de quelque côté
« que l'on se tourne, il est impossible d'y
« voir autre chose que des massacres, des
« pillages, et des objets funestes, que la
« meilleure intention du monde ne sauroit
« justifier. Apprenez donc à régler votre
« ambition; souvenez-vous que la seule
« qui doit être suivie est celle qui se dé-
« pouille de son propre intérêt et qui n'a
« pour but que son devoir. Il s'est trouvé
« bien des conquérants qui ont ravagé des
« états et renversé des couronnes, qui n'a
« voient pas cette grandeur de courage
« qui fait regarder d'un œil indifférent les
« élévations et les abaissements, le bon-
« heur et le malheur, les plaisirs et les
« peines, la vie et la mort; et cependant
« c'est cet amour de la belle gloire, et cette
« hauteur d'âme, qui fait les hommes vé-
« ritablement grands et qui les élève au-

4.

« dessus du reste du monde; c'est la seule « qui peut vous rendre parfaitement heu- « reux, quand même les dangers que vous « vous figurez vous environneroient de « toutes parts, puisque vous ne sauriez « avoir l'autre sans vous noircir du plus « grand de tous les crimes. Embrassez « donc celle-ci par prudence et par géné- « rosité, puisqu'elle est plus utile, moins « dangereuse, et plus honorable. »

Le comte ouït ce discours avec émotion, parce que les raisons lui en paroissoient fortes, et que la confiance qu'il avoit eue dès sa plus grande jeunesse en celui qui le faisoit y ajoutoit encore beaucoup d'autorité. Verrina, qui étoit un de ceux qui furent appelés à ce conseil, homme d'un esprit vaste, impétueux, porté aux grandes choses, ennemi passionné du gouvernement présent, presque ruiné par ses grandes dépenses, atta-

ché fortement, et par intérêt, et par inclination, à Jean-Louis, prit la parole pour répondre, et parla ainsi :

« Je m'étonnerois qu'il y eût un seul « homme dans Gênes capable des senti-« ments que vous venez d'entendre, si « mes étonnements n'étoient épuisés par « la considération de ce que souffre la ré-« publique. Tout le monde endurant l'op-« pression avec une soumission si lâche, « il est bien naturel que l'on cache ses « déplaisirs et que l'on cherche des ex-« cuses à sa foiblesse. Cette insensibilité, « néanmoins, est une marque de la dé-« plorable condition de cet état; et Vin-« cent Calcagno l'a bien judicieusement « touchée comme le symptôme qui donne « le plus de témoignage de la violence de « notre maladie. Mais il me semble qu'il « n'est pas raisonnable de ne tirer aucun « fruit de la connoissance que l'on a de

« son mal, puisque la nature même nous « enseigne que nous sommes obligés de « nous en servir pour y apporter les re- « mèdes nécessaires. Néanmoins, la santé « de cette république n'est pas encore dés- « espérée jusqu'au point que tous ses mem- « bres soient corrompus; et le comte Jean- « Louis, que la fortune a élevé en grandeur, « en biens, et en naissance, au-dessus de « tous ceux de cet état, se porte, par les lu- « mières de son esprit, jusques où les vues « trop affoiblies des Génois ne sauroient « aller, et s'élève par son courage au-dessus « de la corruption générale. Pour connoî- « tre si un homme est né pour les choses « extraordinaires, il ne le faut pas seule- « ment considérer selon les avantages de « la nature et de la fortune, parce qu'il « s'est trouvé quantité de personnes qui « ont possédé parfaitement les uns et les « autres, et qui sont néanmoins demeu-

« rées toute leur vie dans le train d'une « conduite fort commune; mais il faut re- « marquer si un homme de condition, se « trouvant dans des conjonctures extrê- « mement mauvaises et dans un pays où « une tyrannie se forme, conserve alors « les semences des vertus et les belles qua- « lités que sa naissance lui a données; car « s'il ne les perd pas dans ces rencontres, « et s'il résiste à la contagion de ces maxi- « mes lâches qui infectent tout le reste du « monde et particulièrement les esprits « des grands, parce que les tyrans pren- « nent plus de peine à les corrompre, « comme ceux qu'ils craignent davantage; « alors on doit juger que sa réputation « sera un jour égale à son mérite, et que « la fortune le destine à quelque chose de « merveilleux. Cela étant, monsieur, je « ne crois pas qu'il y ait jamais eu per- « sonne de qui la république ait pu at-

« tendre avec justice de si grandes choses
« qu'elle en doit espérer de votre courage.
« Vous êtes né dans des temps qui ne
« vous produisent presque aucun exem-
« ple de force et de générosité qui n'ait
« été puni, et qui nous en représentent
« tous les jours de bassesse et de lâcheté
« qui sont récompensés. Ajoutez à cela
« que vous êtes dans un pays où la puis-
« sance de la maison de Doria tient le
« cœur de toute la noblesse abattu par
« une honteuse crainte ou engagé par un
« intérêt servile; et cependant vous ne
« tombez point dans cette bassesse géné-
« rale, vous soutenez ces nobles senti-
« ments que votre illustre naissance vous
« inspire, et votre esprit forme des entre-
« prises dignes de votre valeur. Ne négli-
« gez donc point ces qualités admirables;
« n'abusez pas des grâces que la nature
« vous a faites; servez votre patrie; jugez,

« par la beauté de vos inclinations, de la « grandeur des actions qu'elles peuvent « produire; songez qu'il ne faut qu'un « homme seul de votre condition et de « votre mérite pour redonner cœur aux « Génois et les enflammer du premier « amour de leur liberté. Représentez-vous « que la tyrannie est le plus grand mal « qui puisse arriver dans une république : « l'état où est la nôtre tient de la nature « de ces grandes maladies qui, malgré « l'abattement qu'elles causent, excitent « dans l'esprit des malades de violents dé- « sirs pour la guérison. Répondez aux « souhaits de tout le peuple, qui gémit « sous l'injuste autorité de Doria. Secon- « dez les vœux de la plus saine partie de « la noblesse, qui déplore en secret le « malheur commun de tous les Génois; « et songez enfin que si la foiblesse et la « lâcheté s'augmentent tous les jours par-

« mi eux, on ne blâmera pas tant Janne-
« tin Doria d'en être cause par son orgueil,
« que le comte Jean-Louis de Fiesque de
« l'avoir souffert par son irrésolution. La
« grande estime que vos qualités vous ont
« donnée a déjà fait le coup le plus im-
« portant de cette affaire. Qu'on ne me
« parle point de votre jeunesse comme
« d'un obstacle au succès d'un dessein si
« glorieux; c'est un âge où la chaleur du
« sang, qui fait les plus nobles mouve-
« ments du courage, n'inspire que de
« grandes choses; et, dans les actions ex-
« traordinaires, on a toujours plus be-
« soin de vigueur et de hardiesse que des
« froides réflexions d'une prudence timide
« qui en découvre les inconvénients. Mais,
« outre cela, votre réputation est si bien
« établie, que l'on peut dire, sans vous
« flatter, qu'avec tout ce que la jeunesse
« a de charmes pour attirer des amis,

« vous avez acquis cette créance dans le
« monde que l'on n'obtient d'ordinaire
« que dans un âge plus avancé. C'est
« pourquoi vous êtes dans une heureuse
« obligation de soutenir cette haute idée
« que l'on a conçue de votre vertu. Vous
« connoissant désintéressé au point que
« vous l'êtes, je ne sais si je dois ajouter,
« aux considérations du malheur de votre
« république, des motifs qui vous regar-
« dent en particulier; mais, puisqu'il y a
« des rencontres où l'intérêt se trouve si
« attaché avec l'honneur, qu'il est presque
« aussi honteux de ne le considérer pas,
« qu'il est quelquefois glorieux de le mé-
« priser, je vous supplie de jeter les yeux
« sur l'état où vous serez si le gouverne-
« ment présent dure encore quelque temps.
« Ceux qui joignent un grand mérite à une
« grande naissance ont toujours dans le
« monde deux puissantes ennemies : l'en-

« vie des courtisans, et la haine de ceux « qui occupent les premières places. Il est « extrêmement difficile de ne s'attirer pas « la première quand on a de grands éta- « blissements; mais il est impossible d'é- « viter la seconde quand on a beaucoup « de cœur et de considération dans le « monde. La prudence et l'honnêteté peu- « vent bien diminuer la jalousie que l'in- « térêt fait naître entre les égaux, mais « elles ne peuvent jamais ôter tout l'om- « brage que met dans l'esprit des supé- « rieurs le soin de leur sûreté. Il y a des « vertus si belles qu'elles forcent l'envie « même de leur rendre hommage; mais, « en même temps qu'elles remportent une « victoire sur celle-ci, elles augmentent « les forces de l'autre : la haine s'accroît à « mesure que le mérite s'élève, et la vertu « ressemble dans ces rencontres aux vais- « seaux agités de la tempête, qui n'ont pas

« sitôt surmonté une vague qu'ils sont in-
« continent attaqués par une autre plus
« violente que la première. Pouvez-vous
« ignorer que Jannetin Doria n'ait une en-
« vie secrète contre votre naissance beau-
« coup plus élevée que la sienne, contre
« vos biens plus légitimement acquis que
« ceux qu'il possède, et contre votre répu-
« tation qui passe de bien loin toute celle
« qu'il peut espérer en sa vie? Quel sujet
« avez-vous de croire qu'une envie que
« ces considérations ont fait naître, et
« qui est animée par une ambition vio-
« lente, ne produira dans l'esprit de cet
« insolent que des pensées foibles et lan-
« guissantes, et qu'elle n'ira pas directe-
« ment à votre ruine? Avez-vous raison
« d'espérer que, quand par votre pru-
« dence et par l'effort de votre vertu vous
« auriez surmonté cette envie, vous pus-
« siez éviter cette haine que la différence

« de vos humeurs lui donne pour vous,
« et que cet esprit altier, que jusqu'ici la
« sagesse d'André a un peu retenu, souf-
« frît plus long-temps celui qui est le seul
« obstacle de ses desseins? Pour moi, je
« suis persuadé que les suites en sont
« inévitables, parce que vous ne sauriez
« vous défaire des qualités qui vous les
« attireront, ni vous dépouiller de votre
« naturel, et cesser d'être généreux. Mais,
« quand il seroit en votre pouvoir de ca-
« cher sous un extérieur modeste cette
« noble fierté qui vous élève si fort au-des-
» sus du commun, croyez-vous que Jan-
« netin Doria, soupçonneux comme il est,
« et comme le sont tous les tyrans, ne fût
« pas dans une défiance continuelle de
« votre conduite? Toutes les marques de
« votre modération et de votre patience
« lui paroîtroient des artifices et des piéges
« pour le perdre : il ne pourroit s'imagi-

« ner qu'un homme du nom de Fiesque « fût capable d'une pareille bassesse; et, « jugeant avec raison de ce que vous se- « riez par ce que vous devez être, il se « serviroit pour votre ruine de cette sou- « mission apparente que vous affecteriez « auprès de lui pour votre sûreté. Toute « la différence qu'il y auroit donc entre ce « que vous êtes à cette heure, et ce que « vous seriez alors, seroit seulement que « vous auriez une assurance certaine de « périr avec une honte éternelle; au lieu « qu'en suivant les sentiments généreux « où votre inclination vous porte, vous « êtes assuré que le seul malheur qui vous « puisse arriver sera de mourir dans une « entreprise glorieuse, et d'acquérir en « mourant tout l'honneur qu'un particu- « lier ait jamais acquis. Si vous voyez ces « choses comme sans doute vous les pou- « vez voir plus clairement que moi, je

« n'ai que faire de les exagérer davan-
« tage; je vous supplie seulement d'en ti-
« rer deux conséquences importantes : la
« première est de reconnoître la fausseté
« de ces maximes qui défendent de préve-
« nir le coup d'un ennemi qui ne songe
« qu'à nous perdre, et qui nous conseil-
« lent d'attendre qu'il se perde lui-même.
« C'est se tromper que de croire que la
« fortune ne fasse monter ceux que nous
« haïssons au comble du bonheur que
« pour nous donner le plaisir de les voir
« tomber. Toutes les grandeurs ne sont
« pas voisines des précipices, tous les
« usurpateurs n'ont pas été malheureux,
« et le ciel enfin ne punit pas toujours les
« méchants à point nommé pour réjouir
« les bons, et les garantir de la violence
« de ceux qui les veulent opprimer. La
« nature, plus infaillible que la politique,
« nous enseigne d'aller au-devant du mal

« qui nous menace : il devient incurable « pendant que la prudence délibère sur « les remèdes. Que nous servira d'exami« ner avec tant de délicatesse les exemples « qu'on nous a proposés? Ne savons-nous « pas que la trop grande subtilité du rai« sonnement amollit le courage et s'op« pose souvent aux plus belles actions? « Toutes les affaires ont deux visages dif« férents ; et les mêmes politiques, qui « blâment Pompée d'avoir affermi la puis« sance de César en l'irritant, ont loué la « conduite de Cicéron dans la ruine de « Catilina. L'autre fruit que vous devez ti« rer de ces considérations est que les « belles connoissances que la nature vous « a données ne doivent pas ressembler à « ces lumières foibles et stériles qui n'ont « qu'un peu d'éclat et qui n'ont aucune « chaleur : il faut qu'elles soient comme la « lumière du soleil qui produit ce qu'elle

« éclaire; il faut que les grandes pensées
« soient suivies de grands effets, et que
« dans l'exécution, aussi bien que dans le
« projet de cette entreprise, votre cou-
« rage ne trouve rien qui l'empêche de
« vous rendre le dompteur des monstres,
« le vengeur des crimes, l'asyle des affli-
« gés, l'allié des grands rois, et l'arbitre
« de l'Italie. Mais si, dans le moment que
« je vous parle, cette apparence de liberté
« que l'on voit encore dans notre républi-
« que se présente à votre esprit, je crains
« avec quelque sujet qu'elle n'arrête le
« cours de votre ambition; car je sais
« qu'une âme aussi délicate que la vôtre,
« et aussi jalouse de sa gloire, aura peine
« à souffrir de se voir ternie par ces noms
« terribles de rebelle, de factieux, et de
« traître. Cependant ces fantômes d'infa-
« mie, que l'opinion publique a formés
« pour épouvanter les âmes du vulgaire,

« ne causent jamais de honte à ceux qui
« les portent pour des actions éclatantes,
« quand le succès en est heureux. Les
« scrupules et la grandeur ont été de tout
« temps incompatibles; et ces maximes
« foibles d'une prudence ordinaire sont
« plus propres à débiter à l'école du peu-
« ple qu'à celle des grands seigneurs. Le
« crime d'usurper une couronne est si il-
« lustre qu'il peut passer pour une vertu
« Chaque condition des hommes a sa ré-
« putation particulière; l'on doit estimer
« les petits par la modération, et les grands
« par l'ambition et par le courage : un mi-
« sérable pirate, qui s'amusoit à prendre
« de petites barques du temps d'Alexandre,
« passa pour un infâme voleur, et ce grand
« conquérant, qui ravissoit les royaumes
« entiers, est encore honoré comme un hé-
« ros; et si l'on condamne Catilina comme
« un traître, l'on parle de César comme du

« plus grand homme qui ait jamais vécu.
« Enfin je n'aurois qu'à vous mettre de-
« vant les yeux tous les princes qui rè-
« gnent aujourd'hui dans le monde, et à
« vous demander si ceux dont ils tiennent
« leurs couronnes ne furent pas des usur-
« pateurs. Mais si ces maximes ont quel-
« que chose qui ne s'accommode pas avec
« votre délicatesse, si l'amour de votre
« pays est plus fort dans votre cœur que
« celui de votre gloire, s'il vous reste en-
« core quelque égard pour l'autorité mou-
« rante de la république, voyons quel
« honneur vous reviendra de la respecter
« lorsque vos ennemis la méprisent, et si
« c'est un parti fort avantageux pour vous
« que de vous exposer à devenir leur sujet.
« Plût à Dieu qu'elle fût dans son pre-
« mier éclat! personne alors ne vous dis-
« suaderoit plus fortement que moi du
« dessein où je vous anime présentement.

« Si cette république, qui n'a presque plus
« rien de libre que le nom, pouvoit con-
« server son autorité, toute languissante
« qu'elle est, dans l'état où nous la voyons,
« j'avoue qu'il y auroit quelque raison de
« souffrir notre malheur avec patience; et
« que, s'il n'étoit ni sûr ni utile, il seroit
« au moins généreux de sacrifier nos pro-
« pres intérêts à cette vaine image qui nous
« reste de sa liberté : mais à présent que
« les artifices d'André Doria ont renfermé
« tous les conseils de la république dans
« sa seule tête, et que l'insolence de Jan-
« netin en a mis toutes les forces entre ses
« mains; à cette heure que Gênes se trouve
« dans le période où elle doit changer, par
« cette fatalité secrète mais inévitable qui
« marque de certaines bornes à la révo-
« lution des états; à cette heure que les
« esprits de ses citoyens sont trop désunis
« pour pouvoir vivre davantage sous le

« gouvernement de plusieurs; à présent,
« dis-je, qu'on ne peut résister à la tyran-
« nie qu'en établissant une monarchie lé-
« gitime, que ferons-nous dans cette ex-
« trémité? Tendrons-nous la gorge à ces
« bourreaux qui veulent joindre notre
« perte à celle de la liberté publique? le
« comte Jean-Louis de Fiesque verra-t-il
« avce patience Jannetin Doria monter in-
« solemment sur le trône de sa patrie, où
« sa fortune et son ambition le portent,
« sans avoir aucune qualité pour le méri-
« ter? Non, non, monsieur, il faut que
« votre vertu lui dispute un avantage qui
« n'est dû qu'à vous seul; c'est une chose
« rare et souhaitable tout ensemble de se
« trouver dans une oceasion où l'on soit
« obligé, comme vous l'êtes aujourd'hui
« par le motif du bien publie et de votre
« gloire particulière, de vous mettre une
« couronne sur la tête. Ne craignez point

« que cette action vous donne le nom d'in-
« téressé; au contraire, il n'y a que la
« crainte du danger, qui est le plus bas
« de tous les intérêts, qui vous puisse em-
« pêcher de l'entreprendre, et il n'y a que
« la gloire, qui est directement opposée à
« l'intérêt, qui soit capable de vous porter
« à un si grand dessein. Si vous êtes déli-
« cat jusqu'au point de ne pouvoir souf-
« frir l'apparence du blâme, qui vous em-
« pêchera de rendre à votre république la
« liberté que vous lui aurez acquise, et
« de lui remettre entre les mains la cou-
« ronne que vous aurez si bien méritée?
« Alors il ne tiendra qu'à vous de donner
« un témoignage éclatant du mépris que
« vous faites de tous les intérêts du monde
« quand vous les pouvez séparer de l'hon-
« neur. La seule chose qui me reste à vous
« représenter, c'est qu'il me semble que
« vous ne devez pas vous servir des Fran-

« çois : les intelligences avec les étrangers
« sont toujours extrêmement odieuses;
« mais celle-ci, dans les conjonctures pré-
« sentes, ne vous sauroit être utile, parce
« que, comme Calcagno l'a remarqué, la
« France est maintenant assez empêchée à
« se défendre contre les forces de l'Empire
« et de l'Espagne, qui l'attaquent puissam-
« ment de tous côtés : mais, quand vous
« en pourriez tirer de l'assistance, songez
« que la condition où vous passeriez ne
« seroit qu'un changement de servitude,
« et que vous seriez l'esclave des François
« au lieu que vous pouvez être leur allié.
« Jugez enfin si c'est le parti d'un homme
« habile, de mérite, et de qualité, comme
« vous êtes, de se résoudre à tout souffrir
« et d'être la victime de l'insolence de Do-
« ria, ou bien, en hasardant toutes choses
« pour secouer le joug de sa tyrannie, de
« vous exposer sans besoin à devenir l'es-

« clave d'une puissance étrangère, et de « vous renfermer comme auparavant dans « les bornes de la fortune d'un particu- « lier. »

Raphaël Sacco, qui servoit de juge dans les terres de la maison de Fiesque, et qui étoit le troisième qui fut appelé à ce conseil, voyant bien que le comte penchoit absolument du côté des sentiments de Verrina, crut qu'il seroit inutile de les contredire; et, jugeant d'ailleurs que cette action étoit extrêmement périlleuse, il ne voulut pas lui conseiller de l'entreprendre, et ne déclara point ses pensées sur ce sujet, se remettant entièrement pour le gros de l'affaire aux volontés de son maître. C'est pourquoi il ne s'attacha qu'à soutenir seulement que, si elle étoit entièrement résolue, il étoit absolument nécessaire de se servir des François; disant que ce seroit une imprudence extraordi-

naire de ne pas employer tout son crédit et toutes ses forces où le comte hasardoit toute sa fortune; qu'il ne pouvoit comprendre comment on conseilloit Jean-Louis de résister tout seul aux armes de l'Empire, de l'Espagne, et de l'Italie, qui s'uniroient assurément contre lui; que l'on pouvoit bien prendre une ville par une entreprise, mais non pas assurer un état; que le dernier ne se pouvoit faire que par une longue suite d'années, et que la pensée de se rendre souverain de Gênes, dans la disposition où se trouvoient les affaires de l'Europe, étoit une résolution téméraire que l'on vouloit faire passer sous le nom d'une entreprise glorieuse. Verrina résista de tout son pouvoir à ce raisonnement de Raphaël Sacco, et remit dans l'esprit du comte les raisons qu'il avoit apportées sur ce sujet dans son discours, en lui représentant, plus fortement

qu'il n'avoit fait, que les amitiés des princes ne duroient jamais davantage que leurs intérêts; et, qu'encore que la faveur de la maison d'Autriche semblât inséparablement attachée aux Doria, parce qu'ils lui étoient utiles, elle finiroit dès qu'ils ne le seroient plus : au lieu que si l'empereur voyoit Jean-Louis en état de le servir ou de lui nuire, il oublieroit bientôt les services des autres pour rechercher son amitié; mais que, s'il appeloit les François, il se fermeroit toutes les voies d'accommodement avec l'empereur, dont la puissance étoit plus considérable en Italie que la leur; qu'il suffiroit de rechercher le secours de la France lorsqu'il se verroit entièrement exclu de l'alliance de l'Empire; qu'elle auroit en ce cas tant d'intérêt à ne le point abandonner, qu'elle ne manqueroit pas de le secourir, parce que, le comte Jean-Louis demeurant le maître de

Génes, les François seroient toujours dans la crainte qu'il ne s'accordât avec leurs ennemis, s'ils lui refusoient les assistances nécessaires pour sa défense : qu'au reste, il n'étoit pas besoin de plus grandes forces pour réussir dans ce dessein que celles qu'il pouvoit avoir de lui-même, puisqu'il savoit bien qu'il n'y avoit que deux cent cinquante hommes de guerre dans Génes, et que les galères de Jannetin Doria étoient entièrement désarmées. Ces raisons donnèrent le dernier coup dans l'esprit du comte, parce qu'elles étoient conformes à l'inclination naturelle qu'il avoit toujours eue pour la gloire, et à cette grandeur d'âme qui faisoit qu'aucune chose ne lui paroissoit difficile pourvu qu'elle fût honorable. Il se résolut enfin d'entreprendre celle-ci avec ses propres forces, et de n'y employer que les amis et les serviteurs que sa haute naissance, sa courtoisie ex-

traordinaire, sa libéralité inépuisable, et toutes ses autres bonnes qualités, lui avoient acquis.

Il se trouve assez de personnes qui ont du mérite, du courage, et de l'ambition, et qui roulent dans leur esprit des pensées générales de s'élever et de rendre leur condition meilleure; mais il s'en rencontre rarement qui, après les avoir formées, sachent faire le choix des moyens qui sont propres à l'exécution, et qui ne se relâchent pas du soin continuel qu'il faut avoir pour les faire réussir, ou, quand ils s'en donnent la peine, c'est presque toujours à contre-temps et avec trop d'impatience d'en voir le succès. Dans les affaires de la nature de celle-ci, la plupart des hommes prennent d'ordinaire plus de loisir qu'il ne faut pour s'y résoudre; mais ils n'en prennent jamais autant qu'il est nécessaire pour exécuter ce qu'ils ont

résolu; ils ne songent pas d'assez loin à disposer toutes leurs actions pour la fin qu'ils se sont proposée, à conduire tous leurs pas sur le plan qu'ils ont formé une fois, à s'établir un fonds de réputation, à s'acquérir des amis, et faire enfin toutes choses en vue de leur premier dessein : au contraire, on les voit souvent changer de vie tout-à-coup, leur esprit paroît inquiet et surchargé du secret et du poids de leur entreprise; et, dans les changements et l'irrégularité de leur conduite, ils laissent toujours échapper quelque chose qui peut donner prise à leurs surveillants et de l'ombrage à leurs ennemis.

Le comte Jean-Louis de Fiesque remédia très-sagement à ces inconvénients, car, se connoissant d'un esprit porté aux grandes choses, et voyant bien qu'il seroit un jour capable de ramener ces inclinations générales à quelque dessein par-

ticulier et important pour son élévation, il se donna tout entier à cette pensée, et, comme il avoit de lui-même une ardeur incroyable pour la gloire et beaucoup d'adresse pour accroître sa réputation, il vivoit de manière que toutes les grandes qualités que l'on remarquoit en lui paroissoient venir du fonds de son naturel et non pas d'une conduite étudiée. Il avoit un air toujours égal, ouvert, agréable, et même enjoué; il étoit civil avec tout le monde, mais avec des distinctions obligeantes selon le mérite et la qualité; sa libéralité étoit si grande qu'il alloit au-devant du besoin de ses amis : il gagnoit de la sorte les pauvres par ses largesses, et les riches par son honnêteté. Il observoit religieusement ses paroles; il avoit une chaleur à obliger qui ne se relâchoit jamais; sa maison et sa table étoient ouvertes à tous venants, et il étoit magnifique

en toutes choses jusqu'à la profusion. Mais ce qui donnoit un lustre merveilleux à ces rares qualités, c'est qu'il étoit bien fait de sa personne, et que tout ce qu'il faisoit étoit accompagné d'un air noble et grand qui sentoit sa naissance illustre et qui attiroit l'inclination et le respect de tout le monde.

Cette conduite lui assura tellement les cœurs de ses amis que pas un de ceux qui lui avoient promis de le servir ne manqua de foi ni de discrétion dans une affaire si délicate; chose extraordinaire à la vérité dans les conjurations où il faut tant d'acteurs et tant de secret, que quand il n'y auroit point d'infidèle, il est malaisé qu'il ne s'y trouve toujours quelque imprudent. Mais ce qu'il y eut de plus admirable en celle-ci, ce fut que ses ennemis, voyant son procédé toujours égal, ils n'en prirent aucun ombrage, parce qu'ils at-

tribuoient plutôt ce qu'il y avoit de trop éclatant dans ses actions à son humeur naturelle qu'à un dessein formé.

Ce fut sans doute une des causes du mépris que fit André Doria des avis qu'il reçut de Ferrand Gonzague et de deux ou trois autres touchant cette entreprise; je dis une des causes, parce que, encore que la conduite de Jean-Louis contribuât à ôter la méfiance de l'esprit de ce vieux politique, habile et jaloux de son autorité, il falloit néanmoins qu'il y eût quelque autre raison d'un si grand aveuglement; mais il est difficile de la pénétrer si nous ne la rapportons à la Providence, qui prend plaisir de faire connoître la vanité de la prudence humaine, et de confondre l'orgueil de ceux qui se flattent de pouvoir démêler les replis du cœur des hommes et d'avoir un discernement infaillible pour toutes les choses du monde. Cette pré-

somption n'est jamais plus ridicule que dans ces grands génies qu'une étude continuelle, une profonde méditation, et une longue expérience ont tellement élevés au-dessus du commun et enivrés de la bonne opinion d'eux-mêmes, qu'ils se reposent sur la foi de leurs propres lumières dans les affaires les plus difficiles, et n'écoutent les conseils d'autrui que pour les mépriser. Il est vrai que la plupart de ces hommes extraordinaires, que les autres vont consulter comme des oracles, et qui pénètrent si vivement dans l'avenir sur les intérêts qui leur sont indifférents, deviennent presque toujours aveugles sur ceux qui leur importent davantage; ils sont en cela plus malheureux que les autres, qu'ils ne sauroient se conduire ni par leur raison, ni par celle de leurs amis.

L'action de libéralité qui donna le plus

de partisans au comte Jean-Louis de Fiesque parmi le peuple, fut celle qu'il fit aux fileurs de soie, qui forment un corps d'habitants considérable dans Gênes. Ils étoient alors extrêmement incommodés de la misère des guerres passées; le comte ayant appris de leur consul l'état où ils se trouvoient, il témoigna beaucoup de compassion de leur pauvreté, et lui commanda en même temps d'envoyer en son palais ceux qui avoient le plus de besoin de son secours; il leur fournit abondamment de l'argent et des vivres, et les pria de ne point faire éclater ses présents, parce qu'il n'en prétendoit aucune récompense que la satisfaction qu'il sentoit en lui-même de secourir les affligés; et, accompagnant ces choses d'une courtoisie et d'une douceur civile et caressante qui lui étoit naturelle, il gagna tellement les cœurs de ces pauvres gens, qu'ils furent
6.

depuis ce jour-là entièrement dévoués à son service.

Mais s'il s'attiroit par ses bienfaits l'amour et l'estime du menu peuple, il n'oublioit pas de se rendre agréable à ceux qui étoient les plus considérés dans cet ordre par des paroles de liberté qu'il laissoit couler adroitement dans ses discours, qui leur faisoient comprendre qu'encore qu'il fût du corps de la noblesse, il étoit trop raisonnable pour ne pas compâtir avec beaucoup de douleur à l'oppression du peuple.

Quelques personnes accusent la république d'avoir manqué de conduite en cette occasion, et soutiennent que ce fut une imprudence extrême au sénat de souffrir que Jean-Louis obligeât ainsi tout le monde et s'acquît avec tant de soin les cœurs de ses citoyens. Je ne puis désavouer que la maxime qui sert de fondement à cette opinion ne soit un trait de

fine politique, et il semble qu'ayant pour but la médiocrité des particuliers, elle doive avoir pour effet la sûreté générale; mais je suis persuadé qu'elle est fort injuste, en ce qu'elle corrompt la nature des bonnes qualités qui deviennent par cette raison nuisibles ou dangereuses à celui qui les possède, et je la crois même pernicieuse en ce qu'elle rend, parce qu'en rendant le mérite suspect, elle étouffe toutes les semences de la vertu, et dégoûte tellement de l'amour de la gloire, qu'on ne se porte jamais qu'avec crainte aux belles actions, et que l'on se détourne de celles qui pourroient être utiles à l'état, pour éviter de donner de l'ombrage au gouvernement. Il arrive aussi qu'au lieu de retenir les hommes de grand cœur dans les bornes de cette égalité qu'elle prescrit, elle les porte quelquefois à donner un cours plus libre à leur ambition et à prendre

des résolutions extrêmes pour secouer le joug d'une loi si tyrannique.

Le comte ne se fioit pas tellement aux bonnes volontés de cette populace que cette confiance l'empêchât de s'assurer des gens de guerre qui sont principalement nécessaires pour de semblables entreprises. Il partit au commencement de l'été, en apparence pour visiter ses terres, mais, dans la vérité, ce fut pour remarquer les gens de service qui se trouvoient alors parmi ses sujets, et pour les accoutumer aux exercices de la guerre sous prétexte de la crainte qu'il disoit avoir alors du duc de Plaisance. Il vouloit aussi donner les ordres nécessaires au dessein qu'il avoit de faire couler du monde dans Gênes quand il seroit temps, et s'assurer des sentiments de ce duc, qui lui promit secrètement deux mille hommes de ses meilleures troupes.

## LXXXVII

Le comte, revenant sur la fin de l'automne, ajouta à sa vie ordinaire une profonde dissimulation pour ce qui regardoit la maison de Doria, témoignant en toutes les rencontres une grande vénération envers la personne d'André, et une amitié très-étroite à Jannetin, afin de faire connoître à tout le monde que ses divisions passées étoient entièrement assoupies, et de leur donner toutes les marques imaginables d'une liaison extrêmement assurée.

S'il est vrai ce que dit le comte Jean-Louis de Fiesque le jour même qu'il exécuta son entreprise, qu'il étoit averti depuis long-temps que sa perte étoit résolue dans l'esprit de Jannetin, et que cet homme injuste et violent, qui n'étoit retenu que par la prudence d'André, voyant que son oncle étoit sujet à de grandes maladies, avoit commandé au capitaine Lercaro de se défaire de tous les Fiesque

dans le moment qu'André Doria mourroit; qu'il avoit des lettres convaincantes par lesquelles il lui étoit aisé de prouver que le même Jannetin avoit essayé de l'empoisonner par trois diverses fois; et qu'il étoit avec cela très-assuré que l'empereur étoit prêt de lui mettre entre les mains la souveraineté de Gênes; je ne pense pas que l'on puisse blâmer avec justice la dissimulation du comte, parce que, dans les affaires où il s'agit de notre vie et de l'intérêt général de l'état, la franchise n'est pas une vertu de saison; la nature nous faisant voir dans l'instinct des moindres animaux qu'en ces extrémités l'usage des finesses est permis pour se défendre de la violence qui nous veut opprimer.

Mais si les plaintes de Jean-Louis n'étoient que des calomnies inventées contre la maison de Doria, pour donner des couleurs plus honnêtes à son dessein et pour

aigrir les esprits, on ne peut désavouer que ces fausses marques d'amitié, données avec tant d'affectation, ne fussent des artifices indignes d'un grand courage comme le sien; et sans doute il seroit difficile de justifier une pareille conduite, si ce n'est par la raison de cette nécessité que l'insolence et le pouvoir de Jannetin lui avoient imposée de vivre de la sorte.

Le comte avoit acheté quatre galères du duc de Plaisance, et les entretenoit de la paie du pape, sous le nom de son frère Hiérôme; jugeant bien que la chose la plus nécessaire à son entreprise étoit de se rendre maître du port, il en fit venir une à Gênes sous prétexte qu'il la vouloit envoyer en course au Levant, et prit en même temps l'occasion de faire entrer dans la ville sans soupçon une partie des soldats qui lui venoient de ses terres et de l'état de Plaisance, dont les uns pas-

soient comme étant de la garnison, les autres comme aventuriers qui demandoient à prendre parti, quelques-uns comme mariniers, et beaucoup même comme forts.

Verrina fit couler adroitement dans les compagnies de la ville quinze ou vingt soldats qui étoient sujets du comte, et en gagna d'autres de la garnison. Il se fit promettre, par les plus considérés et les plus entreprenants d'entre le peuple, toutes sortes d'assistance pour exécuter (ce leur disoit-il) un dessein particulier qu'il avoit contre quelques-uns de leurs ennemis. Calcagno et Sacco travailloient de leur côté avec beaucoup de diligence et de soin; et il me semble que l'on ne peut mieux exprimer l'adresse avec laquelle ces quatre personnes conduisirent cette entreprise, qu'en disant qu'ils y engagèrent plus de dix mille hommes sans en découvrir le secret à aucun.

Les choses étant ainsi disposées, il ne manquoit qu'à choisir le jour pour les exécuter, à quoi il se trouva quelques difficultés : Verrina étoit d'avis que l'on priât à une nouvelle messe André, et Jannetin Doria, et Adam Centurione, avec ceux de la noblesse qui étoient les plus affectionnés à ce parti ; il s'offroit de les tuer lui-même. Cette ouverture fut aussitôt rejetée par le comte, qui conçut une telle horreur de cette proposition, qu'il s'écria que jamais il ne consentiroit à manquer de respect au mystère le plus saint de notre religion pour faciliter le succès de son dessein. L'on proposa ensuite de prendre l'occasion des noces d'une sœur de Jannetin Doria avec Jules Cibo, marquis de Masse, beau-frère du comte ; et l'on trouvoit que l'exécution en seroit facile dans cette rencontre, parce que Jean-Louis auroit le prétexte de faire un festin à tous

les parents de cette maison, et la commodité entière de les perdre tous à-la-fois; mais la générosité du comte s'opposa encore à cette noire trahison, ainsi que beaucoup de personnes l'assurent, et qu'il est aisé à croire d'un homme de son naturel, quoique les partisans de Doria aient publié qu'il avoit résolu de se servir de ce moyen, si une affaire qui engagea ce même jour Jannetin à un petit voyage hors de Gênes ne lui en eût fait changer la pensée. Enfin, après plusieurs délibérations, la nuit du second jour de janvier fut choisie pour cette entreprise; et en même temps les ordres nécessaires furent donnés pour cet effet avec beaucoup de conduite. Verrina, Calcagno, et Sacco, disposant de leur côté ceux qu'ils avoient pratiqués, le comte fit apporter chez lui secrètement grande quantité d'armes, et envoya remarquer les lieux dont il falloit

se rendre maître; il fit couler peu à peu et sans bruit, dans un corps de logis séparé du reste de son palais, les gens de guerre qui étoient destinés pour commencer l'exécution; et le jour étant arrivé, le comte, pour mieux couvrir son dessein, fit quantité de visites, et alla même sur le soir au palais de Doria, où, rencontrant les enfants de Jannetin, il les prit l'un après l'autre entre ses bras, et les caressa long-temps en présence de leur père, qu'il pria ensuite de commander aux officiers de ses galères de ne donner aucun empêchement à la partance de la sienne, qui devoit la même nuit faire voile en Levant. Après quoi, il prit congé de lui avec ses civilités ordinaires; et, en retournant à son palais, il passa chez Thomas Assereto, où il rencontra plus de trente de ces gentilshommes que l'on appeloit populaires, que Verrina avoit fait

trouver par adresse en son logis d'où le comte les emmena souper avec lui. Quand il fut arrivé, il envoya Verrina par toute la ville, au palais de la république, et à celui de Doria, pour observer si l'on n'avoit aucune lumière de son dessein; et, après avoir appris que toutes choses étoient dans le calme accoutumé, il commanda que l'on fermât les portes de son logis, avec ordre néanmoins d'y laisser entrer tous ceux qui le demanderoient, et défense d'en laisser sortir qui que ce soit.

Comme il s'aperçut que ceux qu'il avoit conviés étoient extrêmement étonnés de ne trouver au lieu d'un festin préparé que des armes, des gens inconnus, et des soldats, il les assembla dans une salle, et, faisant paroître sur son visage une fierté noble et assurée, il leur tint ce discours :

« Mes amis, c'est trop souffrir de l'in-

« solence de Jannetin et de la tyrannie « d'André Doria; il n'y a pas un moment « à perdre si nous voulons garantir nos « vies et notre liberté de l'oppression dont « elles sont menacées. Y a-t-il quelqu'un « ici qui puisse ignorer le danger pres- « sant où se trouve la république? A quoi « pensez-vous que soient destinées les « vingt galères qui assiégent votre port? « tant de forces et d'intelligences que ces « deux tyrans ont préparées? Les voilà « sur le point de triompher de notre pa- « tience, et d'élever leur injuste autorité « sur les ruines de cet état. Il n'est plus « temps de déplorer nos misères en se- « cret, il faut hasarder toutes choses pour « nous en délivrer; puisque le mal est « violent, les remèdes le doivent être; et « si la crainte de tomber dans un escla- « vage honteux a quelque pouvoir sur vos « esprits, il faut vous résoudre à faire un

« effort pour briser vos chaînes, et préve-
« nir ceux qui vous en veulent charger;
« car je ne puis m'imaginer que vous
« soyez capables d'endurer davantage de
« l'injustice de l'oncle ni de l'orgueil du
« neveu; je ne pense pas, dis-je, qu'il y
« ait aucun d'entre vous qui soit d'humeur
« d'obéir à des maîtres qui se devroient
« contenter d'être vos égaux. Quand nous
« serions insensibles pour le salut de la
« république, nous ne pouvons pas l'être
« pour le nôtre : chacun de nous n'a que
« trop sujet de se venger; et notre ven-
« geance est légitime et glorieuse tout en-
« semble, puisque notre ressentiment par-
« ticulier est joint au zèle du bien public,
« et que nous ne pouvons abandonner
« nos intérêts sans trahir ceux de notre
« patrie. Il ne tient plus qu'à vous d'assu-
« rer son repos et le vôtre; vous n'avez
« qu'à vouloir être heureux pour le deve-

« nir : j'ai pourvu à tout ce qui pouvoit
« traverser votre bonheur; je vous ai fa-
« cilité le chemin de la gloire, et je suis
« prêt à vous le montrer si vous êtes
« disposés à me suivre. Ces préparatifs
« que vous voyez doivent vous animer à
« cette heure plus qu'ils ne vous ont sur-
« pris; et l'étonnement que j'ai remarqué
« d'abord sur vos visages doit se changer
« en une glorieuse résolution d'employer
« ces armes avec vigueur pour travailler
« à la perte de nos ennemis communs, et
« à la conservation de notre liberté. J'of-
« fenserois votre courage si je m'imagi-
« nois qu'il fût capable de balancer entre
« la vue de ces objets et l'usage qu'il en
« doit faire : il est sûr par le bon ordre
« que j'ai mis à toutes choses; il est utile
« par l'avantage que vous en tirerez; il
« est juste à cause de l'oppression que
« vous souffrez, et il est glorieux enfin

« par la grandeur de l'entreprise. Je pour-
« rois justifier, par les lettres que voici,
« que l'empereur a promis à André Doria
« la souveraineté de Gênes, et qu'il est
« près d'exécuter sa parole; je pourrois
« vous faire voir, par d'autres que j'ai
« entre mes mains, que Jannetin a voulu
« suborner par trois fois des gens pour
« m'empoisonner; il me seroit facile de
« vous prouver qu'il a donné ordre à Ler-
« caro de me massacrer avec tous ceux de
« ma maison, au moment que son oncle
« viendroit à mourir; mais la connois-
« sance de ces trahisons, quoique noires
« et infâmes, n'ajouteroit rien à l'hor-
« reur que vous avez déjà pour ces mons-
« tres : il me semble que j'aperçois dans
« vos yeux cette noble ardeur qu'inspire
« une vengeance légitime; je vois que
« vous avez plus d'impatience que moi-
« même de faire éclater votre ressenti-

« ment, d'assurer vos biens, votre repos, « et l'honneur de vos familles. Allons « donc, mes chers concitoyens, sauvons « la réputation de Gênes, conservons la « liberté de notre patrie, et faisons con- « noître aujourd'hui à toute la terre qu'il « se trouve encore des gens de bien dans « cette république qui savent perdre les « tyrans. »

Les assistants se trouvèrent extrêmement étonnés de ces paroles: mais comme ils étoient presque tous passionnés pour le comte de Fiesque, et que les uns joignoient à cette amitié les hautes espérances dont ils se flattoient au cas que l'entreprise réussît, et que les autres craignoient son ressentiment s'ils refusoient de suivre sa fortune, ils lui promirent toute sorte de services. Il n'y en eut que deux, de ce nombre assez considérable, qui le prièrent de ne les point engager dans cette affaire:

soit que leur profession éloignée des périls, et leur humeur ennemie des violences, les rendissent incapables (comme ils disoient) de servir dans une action où il y avoit beaucoup de dangers à essuyer et de meurtres à commettre, soit qu'ils couvrissent de l'apparence d'une peur simulée l'affection véritable qu'ils avoient pour la maison de Doria ou pour quelques-uns de son parti, il est certain que le comte ne les pressa pas davantage, et qu'il se contenta de les enfermer dans une chambre, afin de leur ôter le moyen de découvrir son dessein. La douceur dont il usa envers ces deux personnes fait que je ne puis croire ce que quelques historiens passionnés contre sa mémoire ont publié, qui est que le discours qu'il fit dans cette assemblée ne fut rempli que de menaces contre ceux qui refuseroient de l'assister; et je crois que l'on peut avec raison faire

le même jugement des paroles impies et cruelles qu'ils l'accusent d'avoir dites le soir de son entreprise : car quelle apparence y a-t-il qu'un homme de sa condition, né avec une passion extraordinaire d'acquérir de la gloire, se soit laissé emporter à des discours dont il est impossible de se ressouvenir sans horreur, et qui ne servoient en aucune façon du monde à ses desseins? Quoi qu'il en soit, dès qu'il eut achevé de parler à ces gentilshommes et qu'il les eut informés de l'ordre de son entreprise, il s'en alla dans l'appartement de sa femme qu'il trouva dans les pleurs, prévoyant bien que ces grands préparatifs qui se faisoient dans sa maison ne pouvoient être destinés par son mari qu'à quelque action dangereuse. Il crut donc qu'il ne devoit pas lui en cacher plus long-temps la vérité; mais il essaya de diminuer ses craintes par toutes

les raisons dont il put s'aviser, en lui représentant à quel point les choses étoient engagées, et l'impossibilité où il étoit de s'en retirer. Elle fit tous les efforts imaginables pour le détourner de cette action, et se servit de tout le pouvoir que lui donnoit sur son esprit la tendresse qu'il avoit pour elle; mais ni ses larmes ni ses prières ne purent ébranler sa résolution. Paul Pansa, qui avoit été son gouverneur, et pour lequel il avoit une grande vénération, se joignit à la comtesse, et n'oublia rien pour le ramener dans les bornes d'un citoyen, et lui représenter tout ce qu'il hasardoit dans cette occasion. Le comte fut aussi peu touché des conseils de son gouverneur que des caresses et des pleurs de sa femme. Il avoit (comme on dit de César) passé le Rubicon; et, rentrant dans la salle où il avoit laissé ceux qui avoient soupé avec lui, il donna

les derniers ordres pour l'exécution de son entreprise : il commanda cent cinquante hommes, choisis entre ce qu'il avoit de gens de guerre, pour aller dans cette partie de la ville que l'on appelle le Bourg, où il les devoit suivre accompagné de la noblesse; Corneille, son frère bâtard, eut ordre, dès qu'on seroit arrivé au Bourg, de se séparer avec trente hommes détachés pour marcher à la porte de l'Arc, et s'en rendre maître; Hiérôme et Ottobond ses frères, avec Vincent Calcagno, eurent charge de prendre celle de Saint-Thomas en même temps qu'ils entendroient le coup de canon que l'on tireroit de sa galère, commandée par Verrina, qui étoit toute prête pour serrer la bouche de la Darse, et investir celle du prince Doria. Le comte devoit se rendre par terre à cette porte, après avoir laissé des corps-de-garde en passant à l'Arc de Saint-André,

de Saint-Donat, et à la place des Sauvages, avec le moins de bruit qu'il se pourroit : Thomas Assereto fut commandé pour se saisir de cette porte, en donnant le mot qu'il pouvoit aisément savoir, parce qu'il avoit charge sous Jannetin Doria. Comme cette action étoit le point le plus important de l'entreprise, parce que, si elle ne réussissoit pas, ceux qui étoient sur la galère de Fiesque ne pouvoient avoir nulle communication avec les conjurés, on jugea à propos, pour la rendre encore plus aisée, que Scipion Borgognino, sujet du comte et déterminé soldat, se jetât dans la Darsène avec des felouques armées, et mît pied à terre de ce côté-là, en même temps que Thomas Assereto attaqueroit cette porte par dehors. Il fut aussi résolu qu'au moment que Hiérôme et Ottobond de Fiesque se seroient rendus maîtres de la porte de Saint-Thomas, qui est proche

du palais de Doria, l'un d'eux l'iroit forcer, et tuer André et Jannetin; et parce qu'il y avoit quelque sujet de croire que celui-ci, s'éveillant au bruit qui se feroit aux portes, pourroit se mettre sur la felouque de Louis Giulia pour y venir donner ordre, on laissa deux felouques pour y prendre garde. A ces ordres, il en fut ajouté un général, que tous les conjurés appelassent le peuple avec le nom de Fiesque, et criassent liberté, afin que ceux de la ville, de l'affection desquels on étoit assuré, ne se trouvassent point surpris, et que, voyant que le comte étoit auteur de cette affaire, ils se joignissent à ses gens.

Il n'est pas aisé de décider s'il n'eût point été plus avantageux et plus sûr de ne faire qu'un gros de toutes ces troupes, qui étoient séparées en tant de quartiers différents et éloignés les uns des autres,

que de les désunir, parce que le nombre en étoit assez considérable pour croire que si elles fussent entrées par un même endroit dans la ville, elles auroient poussé tout ce qui se seroit présenté devant elles, et auroient attiré le peuple en faveur du parti victorieux partout où elles auroient passé; au lieu qu'étant divisées, elles ne pouvoient agir que foiblement, au hasard de faire des contre-temps, et d'être défaites l'une par l'autre : car il est certain qu'il faut une grande justesse pour accorder l'heure des attaques, et bien du bonheur pour qu'elles réussissent également : tant de bras et de têtes doivent en ces rencontres concourir à une même action, que la moindre faute déconcerte bien souvent tout le reste; de même que le désordre d'une seule roue peut arrêter le mouvement des plus grandes machines. Cependant il est fort difficile que durant

la nuit, et parmi le tumulte qui accompagne d'ordinaire ces entreprises, le cœur ou le jugement ne manque à quelqu'un des conjurés, et que, trouvant le péril de près plus terrible que de loin, il ne se repente de s'y être engagé. Mais, lorsqu'ils marchent tous ensemble, l'exemple anime et rassure les plus timides; et, quand ils voudroient lâcher le pied, ils ne le peuvent pas, étant contraints de se laisser entraîner par le nombre, et de faire par nécessité ce que les braves font par valeur.

Ceux qui sont d'une opinion contraire soutiennent que dans ces entreprises qui se font la nuit dans une ville où l'on a de grandes intelligences et la plupart des peuples favorables, et où les conjurés peuvent se rendre maîtres des postes principaux avant que leurs ennemis soient en état de les disputer, il vaut mieux former divers corps et faire des attaques différentes en

beaucoup d'endroits, parce que, en donnant plusieurs alarmes à la fois en des lieux éloignés, on oblige ceux qui se défendent à séparer leurs forces, sans savoir combien ils en doivent détacher; et l'épouvante que ces surprises causent ordinairement est bien plus forte lorsque le bruit vient de tous côtés, que quand il ne faut pourvoir qu'à un seul; outre que dans des rues étroites comme sont celles de Gênes, un nombre médiocre fait autant d'effet que le plus grand, et que dix hommes, à la faveur de la moindre barricade, dans un lieu serré, n'étant attaqués que de front, peuvent en arrêter cent fois autant des plus braves gens du monde, et donner le loisir à ceux qui sont derrière eux de se rallier. Enfin, ceux qui sont de la dernière opinion croient que, dans une entreprise comme celle-ci, il est moins avantageux au parti des conjurés d'unir

leurs forces en un seul corps que de les répandre en divers endroits de la ville, ayant la faveur de la plupart des habitants, parce que l'on soulève tout à la fois, et qu'ils prennent plus aisément les armes quand ils se voient appuyés, et sont plus capables de servir lorsqu'ils ont des troupes réglées, et des personnes de créance à leur tête.

Toutes ces raisons étant justement balancées de part et d'autre, je crois que le comte de Fiesque en usa très-judicieusement; car il me semble qu'en cette occasion les inconvénients que nous venons de dire étoient moins à craindre qu'ils ne sont d'ordinaire, parce que son parti n'étoit pas seulement composé de gens de guerre et de noblesse, mais encore d'un grand nombre de peuple dont il étoit assuré; de sorte qu'ayant dans tous les quartiers de Gênes des forces considérables, il

avoit sujet de croire que la garnison qui étoit extrêmement foible, et ceux qui ne lui étoient pas favorables, ne pourroient apporter aucun obstacle à ses desseins, ni faire de résistance qui fût capable d'ébranler ceux qui combattoient pour lui.

C'est pourquoi, étant sorti de son palais, il divisa ses gens selon l'ordre qu'il avoit résolu; et, en même temps que le coup de canon qui avoit été donné pour signal fut tiré de sa galère, Corneille surprit la garde qui étoit à la porte de l'Arc, et s'en rendit maître sans aucune peine. Ottobond et Hiérôme, frères du comte, accompagnés de Calcagno et de soixante soldats, ne trouvèrent pas tant de facilité à celle de Saint-Thomas, par la résistance de Sébastien Lercaro, capitaine, et de son frère, qui firent ferme assez long-temps; mais celui-ci ayant été tué et l'autre pris, quelques-uns même de leurs soldats, qui

étoient d'intelligence, ayant tourné leurs armes en faveur des Fiesque, ceux de la garde lâchèrent pied et abandonnèrent leur poste aux ennemis. Jannetin Doria, éveillé, ou par le bruit qui se fit à cette porte, ou par les cris qui se faisoient en même temps dans le port, se leva en grande hâte, et, sans être suivi d'autre personne que d'un page qui portoit un flambeau devant lui, accourut à la porte de Saint-Thomas, où, ayant été reconnu par les conjurés, il fut tué en arrivant.

Cette précipitation de Jannetin sauva la vie à André Doria, et lui donna le temps de monter à cheval et de se retirer à quinze milles de Gênes, parce que Hiérôme de Fiesque, qui avoit eu ordre de son frère de forcer le palais de Doria incontinent après qu'il se seroit saisi de la porte de Saint-Thomas, voyant que Jannetin s'étoit fait tuer par son imprudence, préféra la

conservation des richesses immenses qui étoient dans le palais, et qu'il eût été bien malaisé de sauver des mains des soldats, à la prise d'André Doria qu'il ne considéroit plus que comme un vieillard cassé dont la perte devoit être indifférente. Pendant que ces choses se passoient au quartier de la porte de Saint-Thomas, Asseréto et Scipion Borgognino exécutèrent ce qui leur avoit été commandé avec toute sorte de bonheur : ils tuèrent ceux qui firent quelque résistance à la porte de la Darsène, et poussèrent les autres si vivement qu'ils ne leur donnèrent pas le loisir de se reconnoître, et s'assurèrent enfin d'un lieu si considérable.

Le comte, après avoir laissé en passant de grands corps-de-garde dans les places qu'il jugeoit les plus importantes, se rendit dans la Darsène, dont il trouva l'entrée tout-à-fait libre, et se joignit à Verrina,

qui avoit déjà investi avec sa galère celle du prince Doria. Il les trouva presque toutes désarmées, et s'en rendit maître avec beaucoup de facilité; mais, craignant que dans cette confusion la chiourme ne relevât la capitaine sur laquelle il entendoit beaucoup de bruit, il courut en diligence pour y donner ordre, et, comme il étoit sur le point d'y entrer, la planche sur laquelle il passoit venant à se renverser, il tomba dans la mer; la pesanteur de ses armes et la vase qui étoit profonde en cet endroit l'empêchèrent de se relever; et l'obscurité de la nuit, jointe au bruit confus qui se faisoit de toutes parts, ôtèrent aux siens la connoissance de cet accident; en sorte que, sans s'apercevoir de la perte qu'ils avoient faite, ils achevèrent de s'assurer du port et des galères.

Ottobond, qui étoit venu en ce lieu après avoir exécuté son premier dessein,

y demeura pour commander; et Hiérôme, qui l'avoit suivi, après avoir laissé Vincent Calcagno à la porte de Saint-Thomas, sortit du port et se jeta dans les rues avec deux cents hommes pour émouvoir la populace et rallier auprès de lui le plus de gens qu'il pourroit. Verrina fit d'un autre côté la même chose, et ainsi un grand nombre de peuple se rangeant auprès d'eux, personne n'osoit plus paroître dans la ville sans se déclarer pour le parti de Fiesque; la plus grande partie de la noblesse demeura renfermée pendant le bruit, chacun craignant le pillage de sa maison; les plus courageux se rendirent au palais avec l'ambassadeur de l'empereur, qui avoit été sur le point de s'enfuir de la ville, sans les remontrances de Paul Lasagna, homme de grande autorité parmi le peuple. Le cardinal Doria et Adam Centurione s'y trouvèrent aussi, et réso-

lurent avec Nicolas Franco, en ce temps-là chef de la république, parce qu'il n'y avoit point de duc, d'envoyer Boniface Lomellino, Christophe Palavicini, et Antoine Calva, avec cinquante soldats de la garnison, pour défendre la porte de Saint-Thomas; mais ceux-ci ayant rencontré une troupe de conjurés, et se trouvant abandonnés d'une partie de leurs gens, furent obligés de se retirer dans la maison d'Adam Centurione, où ayant trouvé François Grimaldi et Dominique Doria, et quelques autres gentilshommes, ils reprirent cœur et retournèrent encore à la même porte par un chemin différent; mais ils la trouvèrent si bien gardée, et ils furent chargés avec tant de vigueur, qu'ils laissèrent Boniface Lomellino prisonnier, qui se fit remarquer en cette action par son courage, et se sauva heureusement des mains des conjurés.

Le sénat, ayant éprouvé que la force ne réussissoit pas, eut recours aux remontrances, et députa Hiérôme de Fiesque, parent du comte, et Hiérôme Canevale, pour lui demander le sujet qui le portoit à ce mouvement; et, incontinent après, le cardinal Doria son allié, assisté de deux sénateurs, dont l'un étoit Jean-Baptiste Lercaro, et l'autre, Bernard Castagna, se résolut, à la prière du sénat, d'aller parler au comte pour essayer de l'adoucir; mais voyant que les choses étoient dans une si grande confusion que, s'il sortoit par la ville, il exposeroit inutilement sa dignité à l'insolence d'un peuple furieux, il ne voulut point passer outre, et demeura dans le palais : si bien que le sénat donna cette commission à Augustin Lomellino, Hector de Fiesque, Ansaldo Justiniani, Ambroise Spinola, et Jean Balliano, lesquels voyant une troupe de gens armés

venir à leur rencontre crurent que c'étoit le comte, et s'arrêtèrent à Saint-Siro pour l'attendre. En même temps que les conjurés les aperçurent, ils les chargèrent sans reconnoître, et firent fuir Lomellino et Hector de Fiesque; Ansaldo Justiniani se tint ferme, et s'adressant à Hiérôme, qui conduisoit cette brigade, il lui demanda de la part de la république où étoit le comte : les conjurés venoient d'apprendre sa mort; Verrina, après l'avoir cherché long-temps en vain, s'étoit remis sur sa galère comme désespéré, parce que les nouvelles qui venoient de tous les quartiers de la ville portoient qu'il ne paroissoit en aucune part; cela fit que Hiérôme répondit audacieusement, et avec une extrême impudence à Justiniani, qu'il n'étoit plus temps de chercher d'autre comte que lui-même, et qu'il vouloit que tout présentement on lui remît le palais.

Le sénat ayant appris par ce discours la mort du comte, reprit courage, et envoya douze gentilshommes pour rallier ceux de la garde et du peuple qu'ils pourroient mettre en état de se défendre. Quelques-uns des plus échauffés même pour le parti de Fiesque commencèrent à s'étonner; plusieurs, qui n'avoient pas tant d'affection ni de confiance pour Hiérôme qu'ils en avoient eu pour son frère, se dissipèrent au seul bruit de sa mort; et le désordre se mettant parmi les conjurés, ceux du palais s'en aperçurent, et délibérèrent s'ils les iroient charger ou s'ils traiteroient avec eux. Le premier avis fut proposé comme le plus honorable, mais le second fut suivi comme le plus sûr. Paul Pansa, homme extrêmement considéré dans la république, et attaché de tout temps à la maison de Fiesque, fut choisi comme un instrument très-propre pour

cet effet; le sénat le chargea de porter à Hiérôme un pardon général pour lui et pour tous ses complices: il consentit à cet accord; l'abolition fut signée en même temps et scellée avec toutes les formes nécessaires par Ambroise Senaregua, secrétaire de la république. Et ainsi Hiérôme de Fiesque sortit de Gênes avec tous ceux de son parti, et se retira à Montobio; Ottobond, Verrina, Calcagno, et Sacco, qui s'étoient sauvés sur la galère de Fiesque, tinrent la route de France, et se rendirent à Marseille, après avoir renvoyé à la bouche du Var, sans leur faire aucun mal, Sébastien Lercaro, Manfredo Centurione, et Vincent Vaccaro, qu'ils avoient pris à la porte de Saint-Thomas. Le corps du comte fut trouvé au bout de quatre jours, et, ayant été laissé quelque temps sur le port sans sépulture, il fut enfin jeté dans la mer par le commandement d'André

Doria. Benoît Centurione et Dominique Doria furent députés le lendemain vers André pour lui faire compliment au nom de la république sur la mort de Jannetin et le reconduire dans la ville, où il fut reçu avec tous les honneurs imaginables. Il se rendit au sénat le jour suivant, où il représenta par un discours véhément, et qu'il prit soin d'appuyer du crédit de ses amis, que la république n'étoit point obligée de tenir l'accord qu'elle avoit fait avec les Fiesque, puisqu'il avoit été conclu contre toutes les formes, et signé, pour ainsi dire, l'épée à la main. Il exagéra fort combien il étoit dangereux de souffrir que les sujets traitassent de la sorte avec leur souverain; et que l'impunité d'un crime de cette importance seroit un exemple fatal à la république. Enfin, André Doria sut couvrir avec tant d'adresse ses intérêts particuliers sous le voile du bien public,

et soutenir si fortement sa passion par son autorité, qu'encore qu'il y eût beaucoup de personnes qui ne pouvoient approuver que l'on manquât à la foi publique, le sénat déclara néanmoins tous les conjurés criminels de lèse-majesté, fit raser le superbe palais de Fiesque, condamna ses frères et les principaux de sa faction à la mort, punit de cinquante ans de bannissement ceux qui avoient eu la moindre part à cette entreprise, et ordonna que l'on feroit commandement à Hiérôme de Fiesque de remettre entre les mains de la république la forteresse de Montobio. Le dernier point n'étoit pas si aisé à exécuter que les autres; et, comme la place étoit bonne par sa situation et par ses fortifications, auxquelles on travailloit encore continuellement, on jugea plus à propos d'essayer toutes les voies de la douceur pour la tirer des mains des Fiesque

avant que d'en venir à la force, dont l'évènement est toujours douteux. Paul Pansa eut commandement du sénat de s'y rendre au plus tôt, et d'offrir des conditions raisonnables à Hiérôme de la part de la république; mais elle ne reçut de lui pour toute réponse que des reproches de la foi violée envers les siens, et un refus assez fier d'entrer en aucun traité avec les Génois. L'empereur, qui craignoit que les François ne se rendissent maîtres de ce château très-important à la sûreté de Gênes, pressa fortement le sénat de l'assiéger, et lui donna pour cet effet toutes les assistances nécessaires. Augustin Spinola, capitaine de réputation, homme de cœur et d'expérience, eut cet emploi, investit la place, la battit quarante jours durant, et obligea ceux qui étoient dedans de se rendre à discrétion.

Quelques historiens accusent Verrina,

Calcagno, et Sacco, d'avoir conseillé à Hiérôme une capitulation si peu honorable, à cause des dégoûts qu'ils avoient reçus en France, d'où ils étoient revenus pour se jeter dans la place. Cette prise fit naître dans la république de nouveaux désordres par la diversité qui se trouva dans les avis des sénateurs touchant la punition des prisonniers; beaucoup de personnes penchoient du côté de la douceur, et vouloient que l'on pardonnât à la jeunesse de Hiérôme, soutenant que le crime de cette famille avoit été suffisamment puni par la perte du comte et par celle de tous ses biens; mais André Doria, passionnément animé contre elle, l'emporta encore une fois sur la clémence du sénat, et fut cause qu'il fit exécuter Hiérôme de Fiesque, Verrina, Calcagno, et Assereto, et que l'on donna le sanglant arrêt contre Ottobond, qui porte défense

à sa postérité, jusques à la cinquième race, de s'approcher de Génes.

Arrêtons-nous ici, et considérons exactement ce qui s'est passé dans l'exécution de ce grand dessein; tirons, s'il nous est possible, de ce nombre infini de fautes que nous y pouvons remarquer, des exemples de la foiblesse humaine, et avouons que cette entreprise, considérée dans ses commencements comme un chef-d'œuvre du courage et de la conduite des hommes, paroît dans ses suites toute pleine des effets ordinaires de la bassesse et de l'imperfection de notre nature: car, après tout, quelle honte a-ce été pour André Doria d'abandonner la ville au premier bruit, et de ne faire pas le moindre effort pour apaiser par son autorité une émeute populaire qu'il avoit sujet de croire beaucoup moindre qu'elle n'étoit, puisqu'il n'en pouvoit savoir alors exactement les

circonstances? quelle imprudence fut celle de Jannetin de venir seul et dans les ténèbres de la nuit à la porte de Saint-Thomas pour remédier à un désordre qu'il n'avoit pas raison de mépriser, puisqu'il en ignoroit la cause? quelle timidité au cardinal Doria de n'oser sortir du palais pour essayer de retenir le peuple par le respect de sa dignité? quelle imprudence au sénat de n'assembler pas toutes ses forces à la première alarme pour arrêter d'abord le progrès des conjurés dans les postes principaux de la ville, au lieu d'y envoyer de foibles secours qui ne pouvoient faire aucun effet considérable? et quelle conduite enfin étoit celle-là de vouloir ramener par des remontrances un rebelle déclaré, qui avoit les armes à la main, et qui se voyoit le plus fort? Mais, après avoir traité dans les formes, quelle maxime a ce même sénat de violer la foi publique et de contrevenir

à une parole si solennellement donnée à Hiérôme et Ottobond de Fiesque? car si la crainte d'un pareil traitement peut être utile à un état, en ce qu'elle retient dans le devoir ceux qui auroient quelque pensée de révolte, elle peut aussi lui être pernicieuse en ce qu'elle ôte toute espérance de pardon à ceux qui se sont révoltés. En effet, il est malaisé de comprendre comment ces politiques, qui passoient pour avoir de l'habileté, n'appréhendèrent pas de désespérer par cet exemple Hiérôme de Fiesque qui tenoit encore la Roque de Montobio, qu'il pouvoit mettre entre les mains des étrangers, et dont la perte étoit d'une extrême importance à la ville de Gênes. Mais si ceux dont nous venons de parler firent des fautes remarquables en cette occasion, nous pouvons dire que les conjurés en firent encore de plus grandes après qu'ils eurent perdu leur chef. Sa

valeur et sa bonne conduite, qui étoient comme les suprêmes intelligences de tous les mouvements de son parti, venant à manquer par sa mort, il tomba tout-à-coup dans un désordre qui acheva de le ruiner. Hiérôme de Fiesque, qui, par beaucoup de raisons, étoit obligé de cacher la mort de son frère, fut le premier à la publier, et, par cette nouvelle, il redonna cœur aux ennemis, et jeta l'épouvante dans l'esprit des siens. Ottobond, Verrina, Calcagno, et Sacco, qui s'étoient sauvés sur la galère, remirent en liberté, presque au sortir de Gênes, les prisonniers qu'ils avoient entre leurs mains, sans prévoir qu'ils leur pourroient être nécessaires pour leur accommodement. Verrina, ayant appris la mort du comte, se retira dans sa galère et abandonna lâchement une affaire de cette importance à la conduite de Hiérôme, qui n'avoit ni

assez d'expérience ni assez d'autorité parmi les conjurés pour l'achever. Ce même Hiérôme fit un traité avec le sénat, et consentit à rentrer dans la condition d'un particulier après s'être vu sur le point de se rendre souverain; il fit ensuite une capitulation honteuse dans Montobio sur la parole de ceux qui lui en avoient déjà manqué. Verrina, Calcagno, et Sacco, les principaux ministres de cette conjuration, et les plus criminels de tous les complices du comte, le portèrent à cette bassesse sur l'espérance qu'on leur donna de l'impunité, aimant mieux s'exposer à mourir par la main infâme d'un bourreau, que de périr honorablement sur une brèche.

Ainsi finit cette grande entreprise, ainsi mourut Jean-Louis de Fiesque, comte de Lavagne, que les uns honorent de grands éloges et les autres chargent de blâme, et que plusieurs excusent. Si l'on consi-

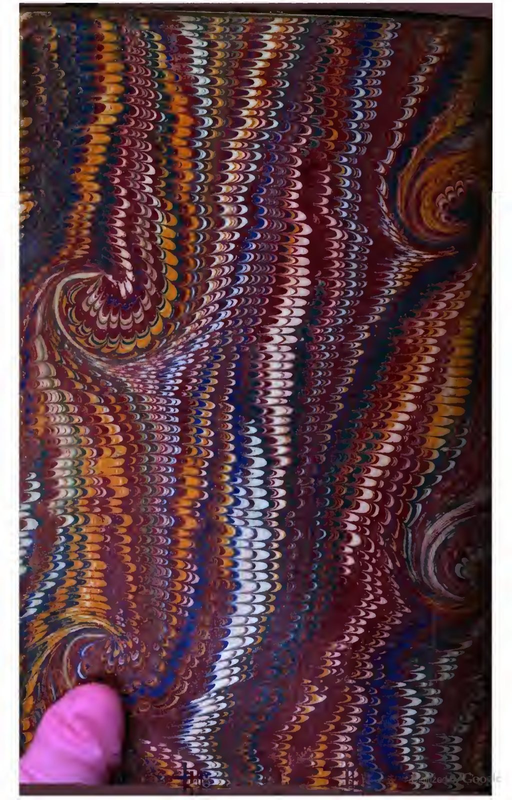
dère cette maxime, qui conseille de respecter toujours le gouvernement présent du pays où l'on est, sans doute que son ambition est criminelle; si l'on regarde son courage et toutes les grandes qualités qui éclatèrent dans la conduite de cette action, elle paroît noble et généreuse. Si l'on a égard à la puissance de la maison de Doria, qui lui donnoit un juste sujet d'appréhender la ruine de la république et la sienne propre, elle est excusable; mais, de quelque façon que l'on en parle, les langues et les plumes passionnées ne sauroient désavouer que le mal qu'elles en peuvent dire ne lui soit commun avec les hommes les plus illustres. Il étoit né dans un petit état où toutes les conditions particulières étoient au-dessous de son cœur et de son mérite; l'inquiétude naturelle de sa nation portée de tout temps à la nouveauté, l'élévation de son propre

génie, sa jeunesse, ses grands biens, le nombre et la flatterie de ses amis, la faveur du peuple, les recherches des princes étrangers, et enfin l'estime générale de tout le monde, étoient de puissants séducteurs pour inspirer de l'ambition à un esprit encore plus modéré que le sien. La suite de son entreprise est un de ces coups que la sagesse des hommes ne sauroit prévoir; si le succès en eût été aussi heureux que sa conduite fut pleine de vigueur et d'habileté, il est à croire que la souveraineté de Gênes n'eût pas borné son courage ni sa fortune, et que ceux qui condamnèrent sa mémoire après sa mort auroient été les premiers à lui donner de l'encens durant sa vie; les auteurs qui l'ont noirci de tant de calomnies, pour satisfaire la passion des Doria et justifier la mauvaise foi du sénat de Gênes, auroient fait son panégyrique par un intérêt

contraire à celui-là, et la postérité l'auroit mis au nombre des héros de son siècle; tant il est vrai que le bon ou mauvais évènement est la règle ordinaire des louanges ou du blâme que l'on donne aux actions extraordinaires. Néanmoins, je crois que nous pouvons dire, avec toute l'équité que doit garder un historien qui porte son jugement sur la réputation des hommes, qu'il n'y avoit rien à désirer dans celle du comte Jean-Louis qu'une vie plus longue et des occasions plus légitimes pour acquérir de la gloire.








BIBLIOTECA